

ANNEE 1948

FEVRIER

CONJONCTION

No. 13

ARTICLES

Marcel Griaule, Francis Jeanson, Jean Gallotti, Louis de Broglie

POEMES

Marc-Pierre Salès, Jean Deniau, Carlos Saint-Louis

CONTES

Jean F. Brierre, Philippe Thoby-Marcelin

COURRIER DE FRANCE

Le Centenaire de la Révolution de 1848

Une jeune artiste algérienne

Les Sciences biologiques à l'Académie des Sciences

Présence de Marcel Proust

Le Souvenir de Verlaine

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

Visages oubliés de médecins

L'Institut Haïtiano-Américain

Possession et Vaudou

Roberto Diago au Centre d'Art

Quelques Livres

CHRONIQUE

A l'Alliance Française

A l'Institut

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI
PORT-AU-PRINCE

ANNEE 1948

FEVRIER

CONJONCTION

No. 13

ARTICLES

Marcel Griaule, Francis Jeanson, Jean Gallotti, Louis de Broglie

POEMES

Marc-Pierre Salès, Jean Deniau, Carlos Saint-Louis

CONTES

Jean F. Brierre, Philippe Thoby-Marcelin

COURRIER DE FRANCE

Le Centenaire de la Révolution de 1848

Une jeune artiste algérienne

Les Sciences biologiques à l'Académie des Sciences

Présence de Marcel Proust

Le Souvenir de Verlaine

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

Visages oubliés de médecins

L'Institut Haïtiano-Américain

Possession et Vaudou

Roberto Diago au Centre d'Art

Quelques Livres

CHRONIQUE

A l'Alliance Française

A l'Institut

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI
PORT-AU-PRINCE

CONJONCTION

Est le Bulletin de l'Institut Français d'Haïti.

SES BUTS

- Diffuser les idées fondamentales qui caractérisent la pensée française vivante.
- Resserrer les liens traditionnels unissant Haïti et la France.
- Apporter une collaboration effective à l'épanouissement de la culture haïtienne.
- Rendre compte non seulement des activités de l'Institut Français mais encore de l'activité intellectuelle d'Haïti.

«CONJONCTION» n'est pas une revue de propagande. Elle ne vise à aucune action politique ou confessionnelle. Elle sollicite la collaboration des auteurs haïtiens et étrangers.

SON MOT D'ORDRE

Tout faire pour que les hommes différents par leur hérédité, le milieu géographique et social qui les a modelés, par les disciplines intellectuelles qui ont formé leur pensée, puissent se connaître, se comprendre, et soient mis en mesure d'apporter leur contribution originale à l'élaboration d'une véritable conscience humaine.

*Institut Français
d'Haïti*

La WESSON HOUSEWARE PRODUCTS

Recommande les produits suivants :

ODOR KILL — désodorisant puissant

D D T — en poudre à 10%

LIQUID WAX — pour plancher et
meubles

PLASTI SPAR — vernis à base de
matière plastique

Représentant : **MAURICE BORNO & CO** Port-au-Prince

RHUM BARBANCOUET

Apprécié depuis 1862

Port-au-Prince
Tel. 2756

PHARMACIE SEJOURNE

Fondée en 1864

ETIENNE SEJOURNE
(1864-1889)

FREMY SEJOURNE
(1889-1937)

RAOUL et MAX SEJOURNE
(1937)

LABORATOIRE D'ANALYSES

Laboratoire de préparation d'ampoules stérilisées — Port-au-Prince

SOMMAIRE

		Page
I	Marcel Griaule.— <i>Les contacts entre civilisations</i>	1
	Francis Jeanson.— <i>Tentatives pour définir un humanisme</i>	1
	Jean Gallotti.— <i>Alphonse Daudet et le méridional français</i>	7
	Louis de Broglie.— <i>L'inertie de l'énergie</i>	12
	Marc-Pierre Salès.— <i>Trois poèmes</i>	17
	Jean Deniau.— <i>Deux poèmes</i>	19
	Carlos Saint-Louis.— <i>Un poème</i>	20
	Jean F. Brierre.— <i>Ti Tante</i>	21
	Philippe Thoby-Marcelin.— <i>Amarante Brillol</i>	25
II	Courrier de France	
	Le Centenaire de la Révolution de 1848..... <i>Par René Daran</i>	29
	Une jeune artiste algérienne a conquis Paris..... <i>Par Jean Terrier</i>	33
	Les Sciences biologiques à l'Académie des Sciences en 1947..... <i>Par René Sudre</i>	37
	Présence de Marcel Proust..... <i>Par Suzanne Normand</i>	40
	Le Souvenir de Verlaine..... <i>Par André Rolland de Renéville</i> ...	43
III	Lettres, Sciences et Arts en Haïti	
	Visages oubliés de médecins..... <i>Par Rulx Léon</i>	46
	L'Institut Haïtiano-Américain..... <i>Par John Nevins</i>	50
	Possession et Vaudou..... <i>Par Yves-Jacques Longuet</i>	52
	Roberto Diago au Centre d'Art..... <i>Par Lucien Price</i>	58
	Quelques Livres.....	60
IV	Chronique	
	A l'Institut.....	64
	A l'Alliance Française.....	72

Si vous voulez avoir de bonnes lunettes, de bonnes montres.
de beaux bijoux, voyez

RUSSO FRERES

25, rue Roux, Port-au-Prince

Phone 37-14

P. O. Box 38

**Les livres et les manuscrits doivent être envoyés
au Directeur de l'Institut Français
3, Avenue Charles Summer — Port au Prince — Haïti
Téléphone : 5452**

ABONNEMENT ANNUEL

(6 numéros) :

En Haïti : 3 dollars

a l'Etranger : 3 dollars 50

Le Numéro est vendu : 3 gourdes (\$ 0,60)

**Pour la publicité, qui est strictement limitée,
s'adresser à l'Institut Français.**

Maçons - Ebénistes - Cordonniers - Artisans - Chapeliers et Modistes

vous trouverez à bon marché des articles de choix.

Chez ALAIN LARAQUE

I

Marcel Griaule : LES CONTACTS ENTRE CIVILISATIONS

Le monde immense et divers que certains nomment, avec pudeur les «pays dépendants», que d'autres appellent toujours les colonies, est aujourd'hui animé de mouvements lents ou violents, mais profonds, dont l'ampleur est encore insoupçonnable.

Les causes de cette situation paraissent claires : désir pur et simple de secouer le joug d'un conquérant, sentiment du droit à la disposition de soi-même, prise de conscience de la valeur des civilisations indigènes.

A vrai dire, il faut compter ces causes comme des effets de l'imperméabilité des diverses civilisations du globe, y compris l'euro-péenne.

• C'est un lieu commun de dire que si la colonisation constitue une intervention dans les affaires intérieures d'un peuple, elle a son excuse dans le «droit» et le «devoir» impartis à toute nation dite civilisée, de répandre sa culture et de faire évoluer celle du peuple jugé barbare.

Bien qu'il faille sans doute remonter au droit divin pour expliquer cette attitude, un esprit simpliste peut l'admettre. Mais s'il poursuivait honnêtement l'étalage de ses droits et devoirs envers les attardés, il ne devrait pas manquer de se découvrir celui de connaître, au moins dans ses grandes lignes, la barbarie d'en face.

Ce n'est cependant pas ce qui est survenu. Le colonisateur, dans la plupart des cas et sauf quand il s'est trouvé devant des ensembles qui s'imposaient par leur masse, n'a pas jugé utile de mettre sur le même plan développement économique et connaissance de l'homme.

Presque toujours, c'est à l'aveugle que les hommes de couleur ont été traités, dans les épreuves du contact, et le Blanc a plaqué sur leur mentalité des techniques, des religions, des raisons, des enseignements qui lui paraissent indubitablement et fondamentalement les meilleurs du monde. Le résultat a été presque partout

une dislocation plus ou moins grave des institutions politiques et religieuses remontant à des temps très anciens, dislocation qui ne pouvait s'accompagner de l'assimilation souhaitée de la culture européenne. Il eut fallu, pour obtenir un meilleur effet, une pénétration nuancée des deux complexes en présence, une compréhension réciproque qui étaient d'autant plus difficiles et d'autant plus nécessaires que les parties étaient plus éloignées.

Mais le temps manquait : on ne pouvait s'arrêter à ces fines-
ses. Chose plus grave, on ne soupçonnait même pas qu'elles pussent exister. Le front imperméable et irrésistible d'une civilisation dont les représentants n'étaient pas tous de mérite, se heurtait, sans parfois même en avoir conscience, au front imperméable et sans défense, des hommes sans machinisme. Les institutions, les religions millénaires, les techniques rudimentaires, ont craqué et parfois laissé la place à des marchandises de traite et à une civilisation de même qualité.

Sur ces décombres et ces reconstructions hâtives, des idéologies politiques sont venues dernièrement étendre un second placage. L'octroi de droits nouveaux a été interprété comme une marque de faiblesse de la part du conquérant; la flamme de l'indépendance dans l'ordre ou dans la guerre, qui sommeillait chez ces peuples, s'est ranimée. D'un seul coup apparurent des mentalités ignorées, incompréhensibles.

En réalité, il s'agissait des anciennes civilisations refoulées, mais non assimilées, vaincues, mais non entièrement détruites, qui reprenaient leur place, remontaient du tréfonds des cœurs et se dressaient devant la civilisation importée, incomprise, imperméable. Les peuples dépendant se révoltaient contre l'esprit cartésien.

Et le Blanc a l'impression que tout est à recommencer.

Le pourra-t-il en employant les mêmes procédés; en conservant ce même complexe de supériorité, en continuant à ignorer le pseudo-barbare d'en face ? Non, sans doute.

Mais peut-être aura-t-il le loisir de changer d'attitude, d'abord parce qu'il analysera son échec, ensuite parce qu'il ne voudra plus ignorer la mentalité du partenaire.

Certes, dans son effort pour la connaissance des hommes de couleur, le Blanc aura quelques déboires. Il se rendra compte que malgré l'amas apparemment considérable de documents rassemblés par des chercheurs, presque tout le travail reste à faire. Beaucoup de populations sont totalement inconnues; celles que l'on croit connaître ne le sont que superficiellement.

Et, surtout, il verra apparaître dans les quelques cas où les en-

quêtes ont été systématiques, et là où il s'y attend le moins, des civilisations étonnantes, ni plus ni moins dignes d'intérêt que la chinoise, la grecque ou la française.

Il découvrira, entre autres, qu'il frôle, depuis des lustres, et qu'il bouscule sans le savoir des philosophies, des métaphysiques, des religions comme celles des Bambaras, des Dogon, des Bozo du Soudan dont il faut bien dire qu'elles égalent celles de l'antiquité ou de l'Europe moderne. Elles reposent sur un système du monde, sur une conception de la personne et de la société, sur une conception générale du savoir qui ouvrent des horizons nouveaux aux chercheurs scientifiques comme aux hommes de gouvernement.

Si l'on sait, en effet, que loin d'être un amas désordonné de croyances et de pratiques, leur système de connaissance est au contraire d'une étonnante cohérence; si l'on sait qu'à partir de principes ni plus ni moins absurdes que ceux des régions supérieures, l'homme de couleur raisonne selon des règles logiques; si l'on rend compte de la trop grande hâte avec laquelle sociologues et psychologues ont établi leurs théories sur les «primitifs», alors on se trouve dans l'état d'esprit souhaitable pour aborder le problème des contacts.

Car on ne tentera plus de plaquer sur des populations résignées une défroque religieuse ou sociale; on ne considérera plus un réseau routier, un grand barrage, un aérodrome, un hôpital, comme l'expression nécessaire et suffisante de l'esprit occidental. Le Blanc verra plus loin et plus haut. Avec des moyens scientifiques comparables à ceux qu'il emploie dans ses autres travaux, il cherchera patiemment, chez ces hommes inconnus, leur propre raison de vivre et il exaltera, au lieu de la détruire, les ferments d'évolution originaux qu'il aura découverts.

Et peut-être présidera-t-il, un jour, avant qu'il ne soit trop tard, à ces compénétrations des civilisations qui, jusqu'ici et pour longtemps encore, ont été et resteront imperméables.

Francis Jeanson : TENTATIVES POUR DEFINIR UN HUMANISME

La notion d'humanisme recouvre un grand nombre d'équivoques. Il faut tenter, pour mieux s'assurer d'elle, de trouver un fil conducteur entre ses diverses acceptions possibles.

L'humanisme apparaît en France au XVI^{ème} siècle, en provenance d'Italie. Les histoires littéraires le définissent comme «l'étude désintéressée, en même temps critique et esthétique, de l'antiquité», ajoutant que l'humanisme est à la fois érudit et artiste — et qu'il cherche, dans les auteurs dont il étudie les manuscrits, «la peinture et l'analyse des sentiments humains à une certaine date, sans se préoccuper d'une thèse à soutenir». C'est évidemment ce sens qui s'est transmis, et d'ailleurs affaibli dans notre usage actuel, quand nous parlons d'un homme «qui a fait ses humanités». On notera le caractère d'étude désintéressée, mais plus encore la référence à l'Antiquité, qui fait de cet «humanisme» une sorte de défaitisme de l'humain, un renoncement de l'homme à vivre dans son époque, une évasion vers l'irréalité de l'œuvre d'art, vers l'intemporalité d'un Passé que l'on considère comme porteur d'une valeur absolue. Etre humaniste, c'est, à ce stade, redécouvrir une certaine idée de l'homme dont on s'enchant pour sa beauté; c'est poursuivre égoïstement la jouissance de compter parmi ceux qui savent apprécier une aussi parfaite réussite. L'homme qui pense ne cherche point à faire l'histoire, ni même à comprendre les hommes parmi lesquels se situe son existence effective : il fait de l'histoire, il substitue au souci pratique du sort de cette humanité présente la contemplation désintéressée d'une humanité révolue.

Le siècle suivant, le «Grand Siècle», semble accomplir sur ce point un assez net progrès. Il produit, en effet, à travers les œuvres de ses penseurs, de ses poètes, de ses auteurs dramatiques, une définition de «l'honnête homme» — et ce n'est plus, cette fois, de l'homme antique qu'il s'agit. Doit-on alors parler d'une assimilation véritable des diverses valeurs humaines déposées par le cours de l'Histoire ? Y a-t-il adaptation pratique des thèmes de ce «classicisme» à l'homme du moment ? Certes, l'assimilation est indéniable. Le XVII^{ème} siècle n'est plus encombré par le passé, il a trouvé sa forme propre, bien plus profondément qu'au niveau d'un simple placage de l'ancien sur un moderne inconsistent. Mais cette assimilation se situe encore sur un plan intellectuel : la réussite formelle est parfaite, mais elle demeure négative, insoucieuse de promouvoir un dépassement effectif, un ressaisissement pratique de l'homme par lui-même. On le voit bien chez ses moralistes, dont le rire même est empreint d'une profonde amertume,

dont les portraits sont d'une impitoyable cruauté, et dont les maximes proposent à l'homme une irrémédiable image de ses défauts. C'est le siècle de la lucidité, mais d'une lucidité pessimiste, et qui se tient elle-même pour inopérante. Cette époque en apparence si ferme et si robuste travaille à sa propre ruine, en sapant elle-même les fondations de ses plus admirables superstructures. Elle prépare une succession difficile à ceux qui devront prendre conscience de ce mal interne, et assister à la désagrégation d'une société dont la grandeur n'était faite que du refus hautain d'agir sur ses propres faiblesses.

La Déclaration des Droits de l'Homme sera l'aboutissement de cet humanisme du XVIIIème siècle, humanisme agissant et préoccupé de transformer rationnellement les structures sociales défailtantes. Mais un tel aboutissement manifeste assez le caractère négatif du mouvement lui-même, réaction à sens unique, révolution pour la révolution, affirmation de droits abstraits, sans aucune mention de responsabilités effectives. Cet humanisme ne se constitue qu'en opposition à des formes de pensée inhumaines, qui prétendaient résoudre le problème sur un plan métaphysique et idéal : mais il garde quelque chose de leur caractère idéal, il proclame des libertés, sans se soucier des conditions concrètes dans lesquelles elles devraient être mises en œuvre par les hommes mêmes en faveur de qui il les proclame.

Ebranler les croyances comme Voltaire, sans rien y substituer; ou, comme Rousseau, remettre en question non pas seulement telle ou telle croyance, tradition ou autorité, mais, d'une façon générale, la civilisation elle-même, et dénoncer les aberrations du groupe social pour ne proposer ensuite qu'un gouvernement fondé sur la souveraineté du peuple : tout cela demeure fort insuffisant, et ne nous mène encore que dans l'antichambre d'un humanisme véritable.

Le bond prodigieux accompli par la plupart des sciences, au cours du XIXème siècle, va sembler fournir l'élément d'orientation positive qui avait fait défaut à cet humanisme exclusivement critique. Désormais, l'homme saura dans quel sens diriger ses efforts; la science a, ou ne tardera pas à avoir, réponse à tout : le temps des hésitations, des spéculations à vide, le temps du doute est révolu; une ère nouvelle s'ouvre, celle de la certitude... Ce fut aussi l'ère du scientisme et du positivisme. La science des mœurs y prétendit tenir lieu de morale, et la sociologie souveraine trouva tout naturel de prolonger son étude théorique des sociétés par la formulation d'impératifs pratiques. Le grand espoir de libération tourne court, et menace l'homme d'un dogmatisme plus sévère que tous les précédents — parce qu'il est en apparence plus solidement fondé. La science immobilise son objet pour l'é-

tudier : on fait la science de l'homme, et l'on en tire une morale d'immobilisation, voire de rétrogradation. La science met de l'ordre dans les phénomènes : on l'applique aux activités humaines, et l'on neutralise, par crainte du désordre, leur pouvoir transformateur.

Les réformateurs sociaux eux-mêmes, qui luttent pour un remaniement effectif de la condition humaine, finiront par être absorbés dans l'immense tentative de sociologie appliquée que constitue le marxisme. Méthode d'investigation et de transformation, le matérialisme dialectique de Marx appliqué à l'homme des procédés de type scientifique, qui ne tardent pas à engendrer une technique politique. Celle-ci, à son tour, se réclame d'un humanisme très «réaliste» — visant à créer les conditions matérielles indispensables au développement de l'humain. Mais, pour y parvenir, cet humanisme commence par traiter l'homme en objet et par faire abstraction de son existence en tant que conscience.

L'époque actuelle est ainsi marquée par une lutte d'influences entre cette conception matérialiste et une conception spiritualiste de l'humain — le représentant le plus connu de cette dernière étant Jacques Maritain. Pour lui, l'humanisme doit se faire «intégral», c'est-à-dire admettre que l'homme se définit, à la fois, par ce qu'il est et par ce vers quoi il tend, par ses dimensions proprement humaines et par son besoin de dépassement. Et il remarque, à la suite d'Aristote, que «ne proposer à l'homme que l'humain, c'est le trahir et vouloir son malheur.» C'est dire que l'humanisme ne saurait, sans renoncement à ses prétentions essentielles, coïncider avec un athéisme : le seul humanisme qui ne sacrifie pas l'homme est «humanisme de l'Incarnation», et Maritain le juge parfaitement conciliable avec la notion d'une véritable démocratie. Côté sa position, on trouverait celle de Gabriel Marcel, pour qui l'homme ne peut se reconnaître et s'humaniser que dans un recueillement détendu, un abandon au mystère qu'il constitue pour lui-même.

Enfin, plus réellement soucieux de la cité terrestre que de la Cité de Dieu, le personalisme de Mounier fait en quelque sorte le pont entre ces humanismes chrétiens, et l'humanisme athée que propose la doctrine existentialiste d'un Jean-Paul Sartre, celle-ci n'étant d'ailleurs nullement assimilable au marxisme : car elle s'efforce de décrire l'homme en dehors de toute référence à une Surnature divine, mais en évitant de le bloquer sur une nature humaine objective — et en le maintenant apte à un perpétuel dépassement de soi, dans la ligne d'un effort de libération, à la fois, et indissolublement, personnel et social.

Jean Gallotti : ALPHONSE DAUDET ET LE MERIDIONAL FRANÇAIS

Il y a cinquante ans qu'Alphonse Daudet est mort.

Cet anniversaire sera-t-il commémoré dans le monde comme une grande date de l'histoire littéraire ? Il est à craindre qu'on n'y trouve pas un écho dont l'ampleur soit proportionnée à l'émotion que causa, en son temps, la disparition de cet écrivain.

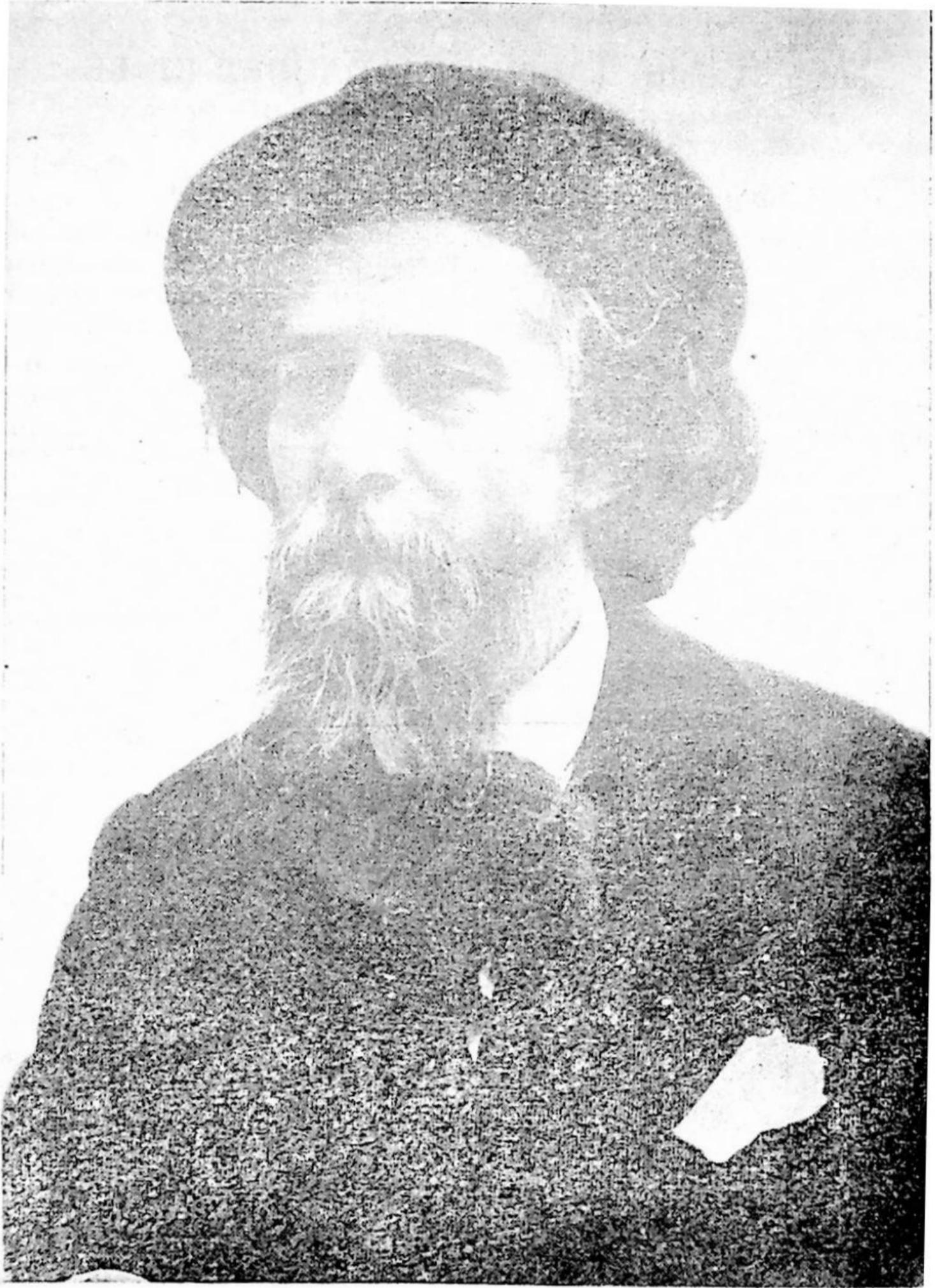
Et cela est normal. Les cinquantièmes anniversaires sont toujours ingrats. Ils manquent encore de recul. Ils ont pour témoin une génération dont les goûts et le jugement s'opposent presque toujours, par réaction, à ceux de la génération du demi-siècle précédent. Ils tombent en période d'éclipse. Mais, très souvent aussi, les centenaires en réparent l'injustice.

A tout cela, d'ailleurs, la mémoire d'Alphonse Daudet ne paraît pas gravement intéressée. En France, au moins, elle a, depuis longtemps, pris, pour atteindre l'immortalité, le chemin de traverse qui est peut-être la voie la plus sûre : le livre pour la jeunesse et le recueil scolaire de morceaux choisis. Daudet, en effet, romancier et conteur réaliste apparenté à l'école des Flaubert, des Maupassant, des Huysmans, a eu cette aimable fortune d'être, de son vivant, agréé par les éducateurs et de devenir un auteur classique.

Il le doit à bien des particularités de son talent et spécialement à son style, qui, sous une simplicité allant parfois jusqu'à l'apparence négligée du langage parlé ou du style épistolaire, cache un grand souci de la justesse de l'expression et de l'élégance du tour. Il est certain, en outre, qu'on lui sait gré de n'avoir pas, dans ses études de mœurs, abordé les régions par trop malsaines ou répugnantes de la société et de l'âme humaine. Il s'opposait en ceci à Zola et peut-être dût-il à ce contraste une partie de son immense succès.

Car son succès fut immense ; aucun romancier avant lui n'avait connu, à la fois, pareille unanimité dans les louanges de la critique et pareille vente. Après une jeunesse assez sombre, qu'il nous a contée dans son roman *Jack*, il conquiert la notoriété dès avant la trentaine et mourut en pleine gloire.

Essayons de discerner ce qui, pour les lecteurs étrangers, mérite dans son œuvre de retenir particulièrement l'attention.



Alphonse Daudet

Il paraît difficile que les grâces de son style soient par eux dûment appréciées. Les Français eux-mêmes n'y sont pas tous également sensibles. Et quelques-uns aujourd'hui lui reprocheraient volontiers une limpidité qu'ils prennent pour de la banalité. Daudet, en outre, a, parfois, surtout dans ses contes, certaines gentillesse de ton et une tendance à juger lui-même la conduite de ses personnages, au lieu de se contenter d'en tirer les fils comme un invisible montreur de marionnettes, qui ne conviennent pas à tous les lecteurs modernes.

Il n'en reste pas moins que ses livres — et c'est ce qui fait leur prix aux yeux des étrangers — contiennent la peinture colorée et vivante de types spécifiquement français.

Daudet a peint toutes sortes de milieux, mais a presque toujours choisi ses personnages dans la grande ou la petite bourgeoisie, ses humbles ressemblant généralement à de très petits bourgeois plus qu'à ce qu'on nomme des prolétaires. Il convient de préciser que les uns et les autres appartiennent à la société du Second-Empire ou des débuts de la III^{ème} République, et d'insister sur ce que beaucoup sont des méridionaux.

Numa Roumestan, le Nabab, l'Arlésienne, Tartarin, Jack, un grand nombre de leurs comparses et presque tous les personnages des *Contes* et des *Lettes de mon Moulin* sont du Midi. Car Daudet en était lui-même et il garda toujours de son pays natal un souvenir obsédant dont se ressentit son inspiration.

Ces types, qui ont enchanté une longue et innombrable génération de lecteurs, sont exposés aujourd'hui à un double danger : d'une part, ne pas être compris des personnes qui leur sont ethniquement différentes ; d'autre part, ne plus donner une suffisante impression d'exactitude.

De ce dernier défaut, qui serait le plus grave, nous justifierons tout de suite Daudet, en disant que le tempérament méridional, sans avoir foncièrement changé depuis le siècle dernier, a peut-être cessé de s'exprimer de la même manière qu'autrefois dans les idées, les habitudes, et ce qu'on appelle d'un mot un peu vague le **comportement** des méridionaux modernes. Ceux-ci ont peut-être moins de naïveté, de spontanéité, d'originalité voyante, bref d'intensité dans le caractère extérieur. Ici, comme ailleurs, la couleur locale s'est estompée sur le théâtre de la vie, non seulement dans le décor mais aussi dans les attitudes, le jeu et la physionomie des acteurs.

Et sans doute que celui-là même qui fut l'auteur de *Tartarin* aurait peine à retrouver ses chasseurs de casquettes, ses petits provinciaux admirant un baobab en pot ou s'affolant au rugisse-

ment d'un lion de ménagerie, dans les foules un peu gouailleuses, un peu lentes, presque mélancoliques, parfois, qui se pressent aux portes des cinémas ou à la terrasse des bars, sous les platanes de Marseille ou d'Avignon.

Mais ces changements superficiels n'intéressent pas l'âme profonde du Midi. Et il nous faut revenir maintenant sur la façon dont il convient de la juger si l'on veut, en ce point du moins, être d'accord avec celui qui l'a si longuement analysée.

Cette âme pour laquelle Alphonse Daudet avait d'autant plus de tendresse qu'il la sentait tout entière vibrer en lui, il fut loin cependant de l'admirer béatement. Au contraire, et c'est son rare mérite, il sut, tout en la chérissant, l'étudier d'un œil exercé et la peindre avec malice. L'ironie presque cruelle avec laquelle, souvent, il en raille les travers a même pu égarer l'opinion ; et l'on alla jusqu'à prétendre qu'il s'était attiré la haine de ses compatriotes par la publication de certains de ses ouvrages et notamment de **Tartarin**. En réalité, il n'en fut rien. Et expliquer pourquoi, c'est, en même temps, plaider la cause du caractère méridional.

Pour le Français du Midi parler est un plaisir en soi. Et bien que l'auteur fasse dire, quelque part, à l'un de ses héros : « Quand je ne parle pas, je ne pense pas », la parole est un jeu qui ne se rattache que par des liens assez lâches à l'exactitude des faits, à la réalité des sentiments et même au fond plus ou moins conscient de la pensée. Naturellement éloquent, comme tous les Méditerranéens, le méridional forge, à mesure qu'il parle, une vérité seconde qui n'a pas plus de durée qu'il n'en faut pour l'exprimer et l'entendre dire. Cette conception du discours se manifeste pleinement dans la galéjade, simple amusement qui consiste à raconter avec l'accent de la conviction une chose non seulement fautive mais évidemment impossible. L'histoire traditionnelle de la sardine si grosse qu'elle bouche le port de Marseille en est un spécimen connu. Le conteur de telles extravagances met son orgueil à les inventer ; celui qui les écoute, son plaisir à se représenter un instant les images qu'elles lui suggèrent et à juger, en fin critique, ce qu'elles valent à un point de vue, en quelque manière, esthétique. Distraction d'imaginatifs et de gens habitués au loisir, dans un pays où le repos pris en commun et en plein air facilite les bavardages.

Pour de telles gens, il est une galéjade des actes comme une galéjade des mots. C'est là ce que Daudet a voulu montrer dans **Tartarin de Tarascon**, suivi de **Tartarin sur les Alpes**, et enfin de **Port-Tarascon**. Tartarin, petit rentier de province, gras, douillet et plutôt craintif, à force de se poser en connaisseur des grandes chasses et de faire le brave, finit par se croire obligé, pour sauver sa réputation, d'aller chasser le lion en Afrique. Alors commence la

galéjade des actes. Convaincu d'abord, quand il s'embusque aux portes d'Alger et tue un âne en croyant tuer un fauve du désert, où quand, plus tard, il s'enfonce vers le Sud à la recherche de l'héroïque gibier, puis un peu moins quand il expédie à ses amis la peau d'un lion apprivoisé qu'il a tiré par erreur, Tartarin n'a plus qu'une sincérité relative et purement méridionale quand, à son retour, il se laisse acclamer triomphalement par les habitants de Tarascon. Et les galéjades parlées reprennent, à la dernière ligne du roman, quand, se laissant emmener par ses admirateurs, le nouveau Nemrod commence ainsi le récit de ses exploits : «Figurez-vous qu'un soir, en plein Sahara...»

Non seulement les compatriotes de Daudet ne pouvaient pas lui en vouloir des aventures risibles qu'il prêtait à l'un des leurs, car ils n'y voyaient qu'une galéjade d'écrivain, mais encore, s'ils y reconnaissaient certains traits exacts, ces traits ne pouvaient guère, à leurs yeux, paraître offensants.

L'auteur n'était d'ailleurs pas sans nourrir pour son héros une secrète sympathie. Il prend soin de nous le présenter comme un caractère hybride, participant, à la fois, de Don Quichotte et de Sancho Pança. Et il est certain qu'il n'a d'aversion ni pour l'un ni pour l'autre de ces deux personnages. Même diminué et ridiculisé par les faiblesses de Sancho, l'idéalisme chimérique de don Quichotte reste, pour l'auteur de Tartarin, une tournure d'esprit qui honore celui qu'elle anime. Et il pensait sans doute que, s'il ne suffit pas de rêver à de grands coups d'épée pour être un héros véritable, encore vaut-il mieux pratiquer l'héroïsme en imagination que de n'y pas croire ou de le dénigrer.

Il s'est plu, dans maintes parties de son œuvre, à opposer le caractère des gens du Midi à celui des gens du Nord. Mais il semble bien que, pour lui, le caractère français apparaissait comme une synthèse de l'un et de l'autre. «Tout Français, disait-il, a un père provençal et une mère bretonne». Peut-être entendait-il par là que la France sait être, à la fois, la terre du lyrisme et celle du courage.

Prince Louis de Broglie (de l'Académie Française) :

L'INERTIE DE L'ÉNERGIE

Depuis que l'attention du grand public a été attirée sur les progrès de la Physique atomique par la mise au point du plus puissant engin de destruction qui ait jamais été entre les mains des hommes, on a souvent répété, dans les exposés relatifs à l'énergie atomique, que les atomes, et plus précisément les noyaux des atomes, étaient d'inépuisables réservoirs d'énergie. Cela, dit-on, est la conséquence du principe de l'inertie de l'énergie, principe dont la découverte a découlé du développement de la théorie de la Relativité due, comme chacun sait, au génie d'Albert Einstein. Nous voudrions donner ici une idée de ce qu'est ce principe de l'inertie de l'énergie et des conséquences immenses qui en découlent.

L'on sait qu'un corps possède un poids qu'on mesure à l'aide d'une balance. De plus, chacun sait aussi que plus un corps est pesant, plus il est difficile de le mettre en mouvement quand il est au repos et de l'arrêter quand il est en mouvement. L'étude scientifique de ces notions a amené à attribuer à chaque corps une «masse» coefficient qui mesure son inertie, c'est-à-dire la difficulté qu'on éprouve à le mettre en mouvement. En un lieu donné, le poids du corps est proportionnel à sa masse de sorte que la masse apparaît à la fois comme un coefficient d'inertie et comme une mesure de l'aptitude qu'a le corps d'obéir à la force de la pesanteur. Je laisserai de côté la question de savoir pourquoi la notion de masse a ces deux aspects, fait qui n'a pu être expliqué que par la théorie relativiste de la Gravitation (relativité généralisée). Le point essentiel est que le coefficient de masse est apparu comme une constante caractérisant le corps envisagé et qu'il a été tout naturellement interprété comme mesurant «la quantité de matière» contenue dans le corps.

Mais c'est une idée depuis bien longtemps familière aux physiciens (les savants de l'Antiquité la connaissaient déjà) de supposer que la matière se conserve, qu'on ne peut ni la créer, ni la détruire. Si la masse mesure la quantité de matière, elle devra donc toujours se conserver au total, quelles que soient les transformations que la matière subisse. C'est cette loi fondamentale que, dans des travaux mémorables, Lavoisier a vérifiée dans le cas des transformations chimiques ; il a montré que, quelle que soit la réaction

chimique qui se produit dans une enceinte fermée, la somme des masses des constituants au début et à la fin de la réaction est toujours la même. Cette loi de la conservation a servi de base à tout le développement de la Chimie moderne et elle a longtemps paru être tout à fait rigoureuse.

Tandis que la notion de masse et l'idée de sa conservation se précisaient de plus en plus dans l'esprit des physiciens, une autre conception, beaucoup plus difficile à acquérir et à définir, s'imposait aussi lentement à eux ; celle de l'énergie. Quand un corps en mouvement vient heurter un obstacle, elle peut y produire des effets divers de destruction, de mise en mouvement ou d'échauffement. Ces effets sont proportionnels à la valeur de la masse du corps, mais croissent aussi très rapidement avec sa vitesse. On peut donc considérer qu'un corps en mouvement transporte avec lui une sorte de capacité d'action qu'on a nommée l'énergie cinétique du corps et le développement de la Mécanique a montré que cette énergie cinétique a pour expression la moitié du produit de la masse par le carré de la vitesse. Quand un corps en mouvement vient en frapper un autre, il peut y avoir partage de l'énergie cinétique initiale : on dit alors que le choc est élastique. Mais il se peut aussi qu'une partie de l'énergie cinétique disparaisse, du moins en apparence ; le choc est alors dit inélastique et l'on constate qu'il s'accompagne toujours d'un échauffement des corps qui se sont heurtés. La quantité de chaleur dégagée se trouve d'ailleurs être toujours proportionnelle à l'énergie cinétique qui a disparu. Ce fait a conduit les physiciens à penser que la chaleur n'est autre chose que l'énergie cinétique des molécules d'un corps, molécules dont les mouvements sont entièrement désordonnés. Quand le choc d'un corps contre un obstacle produit un échauffement, c'est que l'énergie cinétique du corps s'est, au moins partiellement, transformée lors du choc en énergie cinétique des molécules de l'obstacle ou du corps. Finalement l'énergie cinétique se conserve, mais elle change de forme : ayant d'abord la forme aisément reconnaissable d'énergie cinétique globale d'un corps en mouvement d'ensemble, elle prend ensuite la forme beaucoup plus subtile d'une énergie cinétique de très nombreux mouvements moléculaires qui échappent à notre perception directe et dont l'intensification se traduit seulement pour nous par un échauffement, une élévation locale de température. Ainsi en adjoignant à l'énergie cinétique et à l'énergie calorifique d'autres formes de l'énergie telles que l'assez mystérieuse énergie potentielle et l'énergie transportée par les rayonnements, les physiciens sont arrivés à concevoir l'existence d'une entité physique multiforme, l'énergie, qui jouit de la propriété fondamentale de toujours se conserver, même quand elle change de forme. L'énergie est une sorte de capacité d'action et

c'est toujours elle que nous utilisons quand nous voulons produire des effets mécaniques, électriques, chimiques, thermiques ou lumineux. C'est donc elle qui est l'agent indispensable de toutes nos industries et si le charbon joue un rôle si important dans la vie économique des peuples modernes, c'est qu'en brûlant il fournit en grande quantité de la chaleur, c'est-à-dire de l'énergie.

Mais ayant découvert dans la nature deux grandeurs importantes et indestructibles la masse et l'énergie, la science du XIX^{ème} siècle les avait considérées comme des choses tout à fait distinctes qui se conservaient indépendamment l'une de l'autre. Evidemment elles ne sont point, on le voyait bien, sans rapport : l'énergie cinétique est toujours transportée par un corps pesant en mouvement ; l'énergie calorifique par les mouvements innombrables des molécules dont sont constitués les corps matériels et ces molécules elles-mêmes ont une masse, extrêmement petite sans doute, mais non nulle. C'est donc toujours la masse, grande ou petite, qui sert de véhicule ou de support à l'énergie. Mais que ce support puisse lui-même se transformer en énergie ou inversement que l'énergie puisse se condenser en masse, c'est que l'on n'imaginait nullement avant l'écllosion de la théorie de la Relativité.

Lorsque cette théorie, seule capable d'interpréter les résultats négatifs de certaines expériences célèbres, nous eut appris à établir entre l'idée d'espace et l'idée de temps une corrélation jusqu'alors inconnue, une modification des lois auparavant admises de la Dynamique nouvelle, Einstein en aperçut une conséquence d'une immense portée dont l'importance fut tout de suite soulignée par Paul Langevin. Cette conséquence, c'est le principe de l'inertie de l'énergie d'après lequel, à toute masse correspond une certaine quantité d'énergie et inversement. La masse d'un corps apparaît comme une sorte de réserve d'énergie se trouvant comme dans un état congelé ; lorsque le corps est en mouvement, cette énergie interne de masse s'augmente de l'énergie cinétique de telle façon que la masse totale du corps en mouvement se trouve supérieure à celle qu'il possède quand il est au repos. Tout corps qui dégage de la chaleur ou émet du rayonnement perd de la masse, tout corps qui reçoit de la chaleur ou absorbe du rayonnement voit sa masse s'augmenter. Il n'y a plus un principe de conservation de la masse et un principe de conservation de l'énergie ; il n'y a plus qu'un principe général de conservation qui s'applique à l'ensemble de l'énergie interne de masse et des formes anciennement reconnues de l'énergie, puisque la masse n'est plus qu'une forme particulière de l'énergie.

A cette belle conception nouvelle, on pouvait cependant faire une objection. Comment dans les réactions chimiques où interviennent souvent des dégagements ou des absorptions de chaleur, avait-

on pu cependant vérifier avec une très grande exactitude la conservation de la masse? La théorie de la Relativité répond facilement à cette objection : elle établit en effet que la quantité d'énergie correspondant à une masse donnée est égale au produit de cette masse par le carré de la vitesse de la lumière dans le vide. Cette relation montre qu'il faut des dégagements ou des absorptions de chaleur énormes pour produire une variation sensible de la masse d'un corps à grande échelle. Les échanges de chaleur qui se produisent dans les réactions chimiques usuelles sont bien trop faibles pour produire une variation mesurable de la masse, ce qui explique l'apparente conservation de la masse dans ces réactions.

On pourrait alors croire que le principe de l'inertie de l'énergie, malgré son intérêt théorique n'est pas susceptible d'applications pratiques. Mais ceci n'est exact que pour les corps à notre échelle : à l'échelle des molécules et des atomes, le principe prend une immense importance pratique. Si plusieurs particules s'unissent avec émission de rayonnement pour former un système stable (formation exothermique d'un noyau d'atome par exemple), le système formé peut avoir une masse sensiblement plus petite que la somme des masses de ces constituantes, car l'énergie rayonnée peut être ici une fraction notable des énergies correspondant aux masses très petites des particules, et l'on peut aujourd'hui, à la suite de Langevin, expliquer de cette façon l'important phénomène des défauts de masse en Physique nucléaire. De plus dans des réactions entre particules, non seulement une partie de l'énergie de masse peut être dissipée sous forme de rayonnement, mais une partie peut aussi être transformée en énergie cinétique susceptible de produire des effets utilisables. Alors une partie de l'énergie qui se cachait inemployée sous forme de masse prend la forme cinétique susceptible d'actions extérieures : une fraction du trésor d'énergie qui restait congelé dans les entrailles de la matière est ainsi rendue à la circulation. Assurément si une seule réaction de ce genre se produit, la libération d'énergie cinétique obtenue est très faible, mais si d'innombrables réactions du même genre se produisent **en chaîne**, c'est-à-dire s'engendrent l'une l'autre en se propageant à l'intérieur d'un corps étendu, la libération d'énergie peut être énorme et, si elle est explosive, elle peut produire les effrayants effets qu'évoquent les noms d'Hiroshima, de Nagasaki et de Bikini.

On peut calculer que les réserves d'énergie qui dorment sous forme de masse au sein de la matière sont immenses. On sait aussi, l'expérience l'a prouvé, que l'énergie radiante peut se transformer en masse (matérialisation de paires d'électrons par exemple) et que la masse peut se transformer en rayonnement (neutralisation d'une paire électron-positron par exemple). Autrement dit, la lumière

peut se condenser en matière et la matière s'évaporer en lumière. On voit combien sont immenses les perspectives ouvertes devant nous par la possibilité de transformer la masse en d'autres formes d'énergie. Et ce ne sont pas là de pures vues de l'esprit ou des curiosités de laboratoire : l'utilisation de l'énergie atomique, avec les espoirs qu'elle peut susciter et les dangers qu'elle peut comporter, est là pour le prouver.



Marc Pierre Salès : TROIS POEMES (*)

BACCALAUREAT

Seul dans un coin
Sans pensée...
Il écoutait.
Se balançant...
Dans l'espace du mur
Rose...
Rose comme les chaises
Passant...
Soir incolore... Soir d'étude...
Chimie...
(Chienne de Vie) (M)
Le front plissé... Les yeux baissés...
Sans pensée...
Il écoutait...
Les mots coulaient comme des ombres.

SONGES

Rire... Mourir.
Goutte à goutte l'azur
S'épanche sur son âme
Et perle triste
Coule sur ma blessure
Et je pleure.
Goutte à goutte mon cœur
S'épanche...
Pauvre cœur.

(*) Les auteurs haïtiens ou français doivent adresser à l'Institut Français, les poèmes qu'ils aimeraient voir publiés à cette place.

La vie...
La pluie...
Deux sanglots.

MAGIE DES MOTS.

Les plaintes lentement s'exhalent dans
La nuit un froufrou de noyé mordant
Le papier La souffrance à son apogée
L'eau et le feu se mêlent aux mots J'ai
Fourni un sujet d'écho et le coq à peine
A chanté que mon cœur reprend ma peine
Et ma chanson sous le songe son
Rire réveille les poissons et les sons
Laissons se perdre les paroles les rôles
De coquettes à la quête Qu'elles sont drôles
Les portes que l'on ouvre aux damnés
Et qu'elles sont tristes les fins d'années.

(Ma Bohème. Ebauches)

Jean Deniau : DEUX POEMES

NE CHASSE PAS

*Ne chasse pas d'un baiser ce silence
Trop frêle oiseau pour tes lèvres trop vives
Posé entre les dons que tu dispenses,
Et mes désirs les plus chers qu'il avive*

*Accorde moi cette extrême jouissance
D'attendre un peu l'amour dont il nous prive
Ne chasse pas d'un baiser ce silence
Trop frêle oiseau pour tes lèvres trop vives...*

RONDEL

*J'ai vendangé mon amour dès l'aurore
Grains encor verts avec ceux déjà mûrs
Et j'ai foulé ces fruits que l'on adore
Les plus divins qu'ait donnés ma nature.*

*L'aigre liqueur que notre cœur implore
Chasse l'espoir de récoltes futures :
J'ai vendangé mon amour dès l'aurore
Grains encor verts avec ceux déjà mûrs.*

*Leur souvenir va mûrir en remords
De ces fruits verts qui furent les plus purs
En mon enclos maintenant sépulture
Puisqu'enivré du rêve de leur mort
J'ai vendangé mon amour dès l'aurore.*

Carlos Saint - Louis : UN POÈME

JE SUIS NEGRE

— Je suis nègre
— Et parce que nègre
Mon cœur est amour

Je suis nègre
Et parce que nègre
Mon âme est ardeur

Je suis nègre
Et parce que nègre
Ma vie est misère

Je suis nègre
Et parce que nègre
Mes sentiments sont vengeance

Je suis nègre
Et parce que nègre
Mon être est espoir

- Mon cœur amour de ma race
- Mon âme ardeur du soleil
- Ma vie tissée de misère
- Mes sentiments vengeance
- Mon être espoir infini
- C'est toute mon existence
- Car je suis nègre.

(Flammes)

Jean F. Brierre : TI TANTE

Une figure inoubliable fit halte dans sa vie. Quand il la connut et l'aima, elle était déjà à son déclin. Comme ces vieilles choses qui menacent ruine et auxquelles on tient de tout son cœur parce qu'elles touchent au terme fatal. Et que la mort, derrière elles, fait une perspective étrange et solennelle. La vieillesse confère à certaines gens une douceur sans égale, ennemie de toute force et de toute santé. De tout heurt et de toute colère. C'est le temps de l'indulgence et de la politesse. Certains vieux sourient toujours sans raison comme les nouveaux-nés. Cette vieille avait élevé M. Lanvin père. Serge l'appelait sa Ti Tante. Son nom était Ophélia. Ni grande, ni petite, le visage couvert de rides, elle trottinait dans la maison, diligente, travaillant à mille petites choses : au vin d'orange, à la confiture. Tôt, le matin, elle lavait à grande eau la galerie. Les briques en devenaient d'un beau rouge. On ne la voyait jamais à table aux heures de repas. Non qu'on la méprisât, mais la vieille fille avait accoutumé de vivre seule. Elle se savait d'un autre temps et ne comprenait pas qu'on accomplît certains actes en présence d'étrangers, quand on est vieille. Et chacun était un étranger pour elle. Elle s'asseyait dans un coin de la maison, devant sa table de marbre et grignotait son repas avec une lenteur sans pareille. Elle s'isolait pour prier. Méditer sur un manuel ancien rongé par les mites. Elle avait de petits yeux clairs sous les paupières fanées. D'une main plissée où couraient de grosses veines bleues, elle tournait les pages après s'être humecté le doigt de salive. Serge, arrivant à l'improviste, surprenait parfois une larme le long des grosses rides creusées aux coins du nez, qui mettaient en relief une bouche finement gourmande. Elle s'en excusait presque. L'écrasait sous les fausses perles de son rire. Point bigote, elle allait rarement à l'église. Peut-être en haine des foules pharisiennes qui se bousculaient à la table sainte, sans ferveur, pour recevoir Jésus-Hostie. Certains dimanches, elle se glissait à quatre heures du matin, à l'Eglise, dans l'ombre des piliers, où tant de gens viennent finir leur somme. S'humiliait devant son Dieu qui était un Dieu sans faste et sans gloire, un Dieu humble, le Dieu de la Samaritaine et de la femme adultère. Le prêtre, ce chef de protocole de la religion, encombrant la porte du ciel, ne l'avait jamais vue. Elle désavouait ces bigotes qui trompaient Dieu avec ses vicaires. Entrait dans la maison de l'Eternel par l'escalier de service. Allait droit vers la table où l'on rompt

le pain, et toujours l'une des dernières. Posait sa tête sur l'épaule aimée. Ne fatiguait pas Jésus de ses jérémiades roucoulantes. Mais se taisait, comme lorsqu'on a trop à dire. Anonyme sous son mantelet noir, elle regagnait la rue avant la fin de l'office. S'en retournait par la ville, rarement en compagnie d'une autre vieille. Ces silhouettes dans la demi-obscurité du petit matin de province avaient l'air de se dissoudre dans le demi-jour. Ses amies venaient prendre le café à sa porte. Et c'étaient des lamentations, des chouichoui. L'existence leur était plus dure qu'au temps jadis. Il n'y avait plus de vertu, plus de beauté. Plus de bonté. On aurait dit que le meilleur de la vie s'était fané avec elles. Ophélia protestait doucement et leur reprochait leur acrimonie. Serge se glissait parmi ces fées déchuës qui lui tendaient des mains tremblantes et parcheminées. Il avait peur de leurs laideurs physiques. De ce sourd travail de dessèchement qui creusait leurs orbites, détachait le menton, ossifiait les joues. Elles s'en allaient l'une après l'autre, celle-ci après avoir allégé Ophélia d'un dé de tabac en poudre, cette autre, d'un demi quart de vin qu'elle emportait sous son châle, toutes, avec les mêmes gémissements. Et Serge, les regardant s'en aller, avait l'impression qu'elles rentraient dans de petites maisons basses pareilles à des tombes.

Sa grande passion était les cartes. De vieux messieurs venaient dès quatre heures de l'après-midi, jouer au bésigue. Serge leur apportait du feu pour les pipes. Les écoutait se lamenter. Ophélia les taquinait, se revanchait sur l'âge en leur gagnant toutes les parties. Cachait-elle sous cet enjouement quelque drame sentimental ? Avait-elle aimé un de ces vieux ? Il avait dû être beau, dans sa jeunesse, sanglé dans sa redingote. Peut-être était-il parti au bras d'une autre ? Et était-elle restée seule, déroband sa plaie aux yeux profanes et attendant la fin de la comédie ? Cette gaieté était sa dernière coquetterie. La seule parure restée du bel écrin de l'adolescence. Sa vengeance contre les vieillards geignants sous les rhumatismes. Quand les enfants dissipés l'empêchaient de lire ou de prier, elle les menaçait de sa mort. Elle avait ainsi accoutumé d'annoncer la chute du rideau fatal comme une chose naturelle dont elle réalisait le sens profond.

Ne se plaignant jamais, Ti Tante supportait le poids de la vieillesse avec philosophie. Elle avait gardé une joie point bruyante mais discrète et cachée comme elle. Une joie à mantelet effacé, et grise. Madame Lanvin grave et figée dans sa mélancolie — comme avec une nostalgie de couvent dans les yeux — lui savait gré d'agiter les grelots de son rire. Elles s'aimaient bien. Se parlaient avec des sourires aimables. Chacune avait ses meurtrissures. Chacune, ses déceptions. Il n'en était jamais question. Elles avaient la même

indulgence navrée pour Mr. Lanvin, ses colères d'enfant mal élevé. Et lorsqu'il tempêtait, se retrouvaient dans la muette complicité d'un regard poignant. Serge aimait sa bonne odeur de tabac, car elle prisait et énervait les narines de l'enfant avec une pincée de la poudre noire. Sous prétexte qu'ils n'avaient pas sommeil, Simone et lui allaient cajoler la tante somnolant sur une page de Georges Ohnet. Elle ouvrait une armoire en bois. Et parmi des boîtes en métal, de petits paquets de feuilles poussiéreuses, des verres anciens, tout un bric à brac de vieille, prenait le carafe de vin d'orange et leur en donnait dans son vieux gobelet bosselé. Elle ne posait pas comme font la plupart des vieillards. «C'est la jeunesse qui est belle. Nous, nous sommes déjà vidés de notre contenu de joie. Le miracle s'est évanoui, qui était en nous. La tombe nous réclame». C'était à peu près sa pensée.

— Je ne suis bonne maintenant qu'à mourir.

Pourquoi craindrait-elle la fin, elle qui meurt depuis si longtemps ? Parfois, on lui annonçait l'agonie d'une camarade. A la tombée de la nuit, elle allait aider la famille. Mais ne paraissait à aucun convoi. Elle évoquait la disparue d'une voix à peine cassée. Et douce. Et lente. Elle souriait à ce passé peuplé de fantômes et descendait vers la mort avec calme. Enfin, elle tomba malade. Se coucha dans son vieux linge de toujours. Refusa les draps blancs que lui offrit Madame Lanvin. Avala, sceptique, les médicaments, se moquant finement de l'homme de science et de ses invariables boniments. L'heure du départ allait sonner. Il fallait s'en aller avec politesse comme d'une villégiature à la fin de l'été. Elle était contrariée qu'on perdît des nuits à son chevet. Et chaque fois que venaient les petites vieilles dont on entendait les doléances à l'escalier, elle fermait les yeux jusqu'à ce qu'elles s'en lassent. Serge, un matin, rapporta de beaux bulletins rouges de l'école. Il avait été premier. Elle les palpa, chaussa ses vieilles lunettes cassées, sourit, ouvrit la bouche pour parler. Mais l'agonie roula ses paroles dans la rauque profondeur des râles. Dans ses yeux monta la lamentable obscurité de la fin. Son regard vieillit tout d'un coup et assumait la lassitude de ses soixante-dix ans. La mort sculpta une souffrance définitive à ses lèvres. Monsieur Lanvin était brisé. Tant que vivait Ophélia, il lui restait un peu de force en face de son énigmatique épouse. Ils pleurèrent devant la bière leur double solitude à laquelle cette disparition donnait des frontières exactes. Serge baisa le front glacé de sa tante. Dans son cercueil, les paupières poudrées de mauve et détachée de tout, reposait sa Ti Tante. On emporta dans la terre sa bonne odeur de tabac, ses caresses, sa voix traînante. Pendant longtemps, il demeura inconsolable, réclamant la présence aimée. Il allait sur la pointe des pieds la cher-

cher près de la vieille armoire, dans la pièce sombre où elle couchait. Son livre était à la place ordinaire, ouvert à la page de la prière familière. Le manteau pendait à un clou, las de la fatigue de la vieille. Son odeur rôdait encore comme une présence subtile. Il fallut qu'on vint l'arracher de là. Cette fidélité au souvenir de la disparue contribua à nourrir la douleur du père.

— Tu fais de la peine à ton papa, lui dit un jour Madame Lanvin.

Il se cacha désormais pour pleurer. Les vieux messieurs venaient, conduits par l'habitude, s'asseyaient au jardin. Evoquaient la vieille camarade. Rêvaient, graves, le temps d'une pipe et, la voix mouillée, commençaient une partie ennuyeuse qui finissait en soupirs.

(extrait de «Province»)

Philippe Thoby - Marcelin : AMARANTE BRILLOL

Amarante et sa mère habitent une des nombreuses maisons basses de l'avenue O, à Port-au-Prince.

Madame Brillol, qui est une vieille impotente et pleine de mépris, ne reçoit personne.

Mais Amarante sort, de loin en loin, dans le buggy. Elle va voir Augustine, la seule amie qu'on lui connaisse. Elle porte des bottines, elle est vêtue, comme une écolière, d'un corsage blanc et d'une jupe bleue.

Elle coud et s'occupe du ménage. L'après-midi, à l'ombre des bougainvilliers de la véranda, elle attend.

On ne lui a jamais parlé d'amour.

Pourtant, c'est une grande mulâtresse au corsage plein, avec de fortes lèvres, une chevelure d'indienne. Les hommes d'ici ont toujours aimé ça.

Autrefois, il y avait Sagesse, le jardinier. Quand elle revenait de l'école après une averse, Amarante aimait se faire porter par ce gaillard qui suait une puissante odeur de nègre rustique. Ce n'était qu'un plaisir confus.

Plus tard, Monsieur Charles avait loué la maison d'en face et tous les soirs, jusqu'à dix heures, joué du saxophone. Les danses à la mode. Et bien que le piston et le tambour fissent défaut, cela rappelait assez heureusement les bals populaires. Mais lorsque Monsieur Charles, mieux inspiré, exécutait la marche nuptiale de Mendelssohn, Amarante poussait l'extase artistique jusqu'au sanglot. Au surplus, Monsieur Charles avait certains avantages physiques ; aussi le voyait-on souvent évoluer, dans sa chambre, en caleçon et gilet de flanelle. Monsieur Charles était un élégant qui saluait Amarante avec aisance, d'un petit sourire léger, complice. Depuis, il s'est pendu...

Amarante compte sur ses doigts :

— Un, deux trois, dans quatre jours c'est dimanche. J'irai voir Augustine.

Augustine ! Son mari lui trouve des ressemblances avec Madame de Pompadour. Il a peut-être raison. Mais tout le monde sait qu'il a un goût immodéré pour ce genre de comparaisons. Ainsi,

il affirme qu'Amarante est une cariatide. Quant à lui, Maurice Lubin, il est le sosie de Monsieur Gross, le Chargé d'Affaires des Etats-Unis. Il s'est fait une moustache, il s'est payé un panama et une écurie, comme Monsieur Gross. Son bonheur serait complet, s'il pouvait avoir un avion et jouer au polo... comme Monsieur Gross !

— Dans quatre jours, reprend Amarante, c'est dimanche...

Et elle ajoute, car une odeur de terre qu'on arrose a fait bondir l'ombre soudaine de Sagesse :

— Si Dieu veut.

*
* *

Madame Brillol avait coutume, jadis, quand elle gourmandait le jardinier pour ses lenteurs exaspérantes, de lui dire :

— Sagesse, si on vous envoie chercher la Mort, on peut être sûr qu'elle viendra trop tard.

Sagesse est mort, il y a dix ans déjà. Aujourd'hui, c'est le tour de Madame Brillol. Evidemment, Sagesse avait pris son temps.

Autant qu'il m'en souvienne, Madame Brillol n'était pas sympathique. Je la revois encore : «Moi, je suis une voltairienne». Mais outre qu'elle portait sur elle un morceau de la corde de Monsieur Charles, elle ne lisait jamais que «La Porteuse de Pain», «Jocelyn» et «Les Trois Mousquetaires». Et ce n'était certes pas son anticléricalisme qui lui faisait toucher du fer à la vue d'un curé.

A cause de Voltaire, elle avait méprisé son mari et sa fille, elle avait méprisé l'humanité entière, à l'exception des Gombaud (sa famille), qui lui avaient laissé en héritage une petite fortune et les œuvres complètes des Encyclopédistes.

— Nous descendons, aimait-elle à raconter, d'un marquis et d'une petite esclave noire du nom d'Asséfi. Mais la richesse des Gombaud date de Soulouque. Un jour que l'Empereur faisait une tournée en ville un porc se jeta entre les jambes de son cheval et Sa Majesté tomba dans un fossé. Etourdi par la chute, Soulouque se fit porter chez mon grand-père, qui lui administra une gorgée d'eau salée et un coup de rhum. C'est ainsi qu'en reconnaissance des soins qu'il lui avait donnés ce jour-là, Saint-Jean Gombaud fut créé Comte de Trou-Bonbon par l'Empereur, qui le décora en outre de l'Ordre de Saint Faustin et le nomma Directeur des Douanes de Port-au-Prince. Depuis, Gombaud est un nom illustre...

Elle avait épousé Monsieur Brillol contre le gré de sa famille. Elle expliquait volontiers que c'était une mésalliance :

— Paul n'était pas blanc, il n'était pas riche, il n'était pas intelligent, mais il était beau. Un mariage d'amour, quoi ! Amarante est son portrait.

Amarante, elle, ne croyait pas à la supériorité des Gombaud. Cependant, elle pleura beaucoup la défunte. Elle pensait aimer sa mère. Elle se trompait. Ce qu'elle pleurait, c'était plutôt des habitudes. La perte même d'un ennemi nous dérange parfois cruellement. Et ne devait-elle pas quitter ses couleurs favorites pour le deuil ?

*
* *

Bientôt le cœur d'Amarante reprend son rythme habituel. La voici. Elle est telle que nous l'avons connue avant la mort de sa mère. Elle vient de faire une semaine à Pétionville en compagnie d'Augustine et de Maurice Lubin ; mais avec quelle satisfaction est-elle revenue chez elle ce matin !

C'est alors qu'on lui a remis la lettre suivante :

Saint-Marc, ce 20 Janvier.

Ma chère Amarante,

Tu es d'une indifférence ! Comment ! ta maman est morte et je n'apprends la nouvelle que par les journaux !

Qu'est-ce à dire ?

Sûrement, Lilice t'a mis dans la tête que je suis une quantité négligeable. Mais laissons ça pour le moment. Elle est morte à l'heure qu'il est et je lui pardonne de tout mon cœur. Je fais même chanter une messe pour le repos de son âme. Tu vois...

Dès que tu auras fini avec tes prières, viens me trouver ici. Il n'est pas bon qu'une jeune fille soit seule. Et tu n'as plus personne à Port-au-Prince. J'ai tout préparé pour te recevoir. Je t'attends donc avec impatience.

Je t'embrasse bien fort.

Ta tante, qui t'aime beaucoup,
Amélie BRILLOL.

P. S.— Excuse l'écriture et les taches.

Amarante, bien qu'elle accepte d'aller vivre avec sa tante, n'en éprouve aucune joie. Son cœur n'a fait aucun mouvement. C'est une barque abandonnée sur des eaux paresseuses.

— Je n'ai pas dit de prières, dit-elle avec conviction. Maman était une voltairienne. Moi aussi je dois être une voltairienne. Je ne vais jamais à l'église.

*Institut Français
d'Haïti*

Elle a ouvert la fenêtre.
La vie coule. Mais rien n'a changé. Voici la montagne prochaine, le ciel bleu comme un volubilis, l'ombre trapue des manguiers. Et la marchande de fruits psalmodie de sa voix criarde : «Voici des bananes, des oranges, des œufs frais.»

La veille, à Pétionville, comme elle se mettait au lit, Maurice s'était introduit dans la chambre et l'avait saisie dans ses bras. Elle s'était défendue avec une énergie farouche, non à cause de la vertu et de son amie Augustine, mais pour une toute autre raison :

— Monsieur Gross ne ferait pas ça !

— Monsieur Gross, dit-il vexé, Monsieur Gross... et qu'en savez-vous ?

Mais il n'en était pas sûr. Il est parti mécontent d'Amarante, de Monsieur Gross et de lui-même.

*

* *

Amarante est une provinciale. Saint-Marc lui va comme une pantoufle. On y mène une vie terne et résignée, avec des occupations sérieuses, les chiffres, la nomenclature complète des denrées de la région, et les notables vont à la messe en smoking, car ici toute valeur morale est fondée sur une terre immuable. L'église domine la ville...

Au débit d'alcool de la tante Brillol, c'est Amarante qui tient la caisse. Même le samedi, jour de marché, quand les paysans affluent pour acheter, qui un gallon de tafia, qui un coup de clairin, elle surveille la vente avec le calme, la plénitude nonchalante que nous lui connaissons. A peine, si elle lève la main, chaque demi-heure, pour chasser les mouches. Ses doigts ont pris, au contact de la monnaie, une désespérante odeur de rat mort. Mais au crépuscule, elle se promène sur la place avec les élégantes de la rue Dauphine. Alors elle est fraîche comme une violette de Kenscoff.

Un soir enfin, à l'heure juteuse et patiente de la canne à sucre, la tante Brillol, qui s'arrête parfois d'éplucher sa tige pour opiner de la récolte, des mœurs ou de la politique locale, touchera les genoux d'Amarante d'un air mystérieux.

— Les hommes ne sont pas toujours bons, dira-t-elle ; mais je saurai t'en choisir un. Je connais déjà un garçon qui a le coup de soleil pour toi. C'est Modestin Modeste, le procureur de la maison Jansen et Co.

Car la tante a élu en secret ce noir doux et silencieux qui traverse notre vallée de larmes avec un parfum de vertu, une tête cocoïde et des yeux de gazelle.

II

COURRIER DE FRANCE

Le Centenaire de la Révolution de 1848

Victor Schoelcher

et l'Abolition de l'Esclavage

par René Maran.

On ne peut parler de Victor Schoelcher, le libérateur des noirs, ni de l'abolition de l'esclavage, dont on va célébrer le centenaire, sans faire au préalable un bref historique de ce que l'on appelait autrefois couramment le commerce de «bois d'Inde».

La traite des nègres a vu le jour tout au début du XVIème siècle. On la doit aux regrettables suggestions du moine et évêque espagnol Bartolomeo de Las Casas. Il suffit de feuilleter son **Histoire admirable des horribles insolences, cruautés et tyrannies exercées par les Espagnols dans les Indes Occidentales**, traduite en français par Jacques de Miggrode, en 1582, pour être édifié sur les moyens de colonisation employés par les «descouvreurs» de la Renaissance, afin de mettre en valeur les territoires du Nouveau Monde dont ils poursuivaient la conquête.

Ce trafic, auquel Charles-Quint donna sa volée, louable quant à l'esprit de charité de ses desseins premiers, tendait à remplacer la main-d'œuvre indienne, que déclinait le travail des mines, par la main-d'œuvre africaine, considérée comme plus robuste, partant d'un rapport plus productif et plus sûr.

S'il fut malheureusement, dès ses débuts, une ignoble exploitation de l'homme par l'homme, il ne prit toute son ampleur que vers 1620. En mars 1685, Louis XIV promulgua les soixante articles du «Code Noir», préparé sur les instructions et directions de feu Colbert. Certains d'entre eux apportaient par écrit un adoucissement théorique à la pitoyable condition des esclaves essaimés dans les Antilles, la Floride, le Mexique et du Mexique au Brésil.

Reprenant la grande et libérale tradition de Montaigne et de Ronsard, qui est tout autant celle du christianisme que du rationalisme, les philosophes de l'Encyclopédie s'indignent contre tant de barbarie. A leur appel, Wilberforce en Angleterre, l'Abbé Grégoire en France, créent un mouvement qui aboutit à la fondation de la **Société des Amis des Noirs**. Celle-ci s'honore bientôt de compter dans ses rangs Brissot, Robespierre, Condorcet, Mirabeau, Levasseur, Vadier, Lacroix et Danton.

Ce n'est pourtant que le 16 Pluviôse de l'An II, ou, si l'on préfère, le 4 Février 1794, que, cédant à leurs efforts conjugués, la Convention vote par acclamations unanimes le décret aux termes duquel «l'esclavage des nègres était aboli dans les colonies et en conséquence tous les hommes, sans distinction de couleur, domiciliés dans les colonies, étaient citoyens français et jouissaient de tous les droits assurés par la Constitution».

Bonaparte, Premier Consul, en rétablissant l'esclavage, par le décret du 19 mai 1802, provoqua le soulèvement immédiat d'Haïti, et poussa cette belle et riche colonie, aujourd'hui encore si française d'esprit et de cœur, à se séparer définitivement de sa métropole.

Napoléon essaya de réparer la faute politique commise par Bonaparte, en décrétant, le 29 mars 1815, l'abolition immédiate du trafic des esclaves, mesure qui fut confirmée à deux reprises par la Restauration, la première fois en 1817, la seconde en 1828. Restait malgré tout à supprimer l'esclavage autrement qu'en paroles ou par promulgation de textes. C'est à cette œuvre d'une portée incomparable que la Révolution de 1848 et Victor Schoelcher ont attaché leur nom, de façon qu'on ne peut plus séparer l'un de l'autre.

Victor Schoelcher, né à Paris, le 22 juillet 1804, de riches manufacturiers de porcelaine alsaciens d'origine, passa par le Lycée Louis-le-Grand, du 8 octobre 1818 au 30 septembre 1819, et n'y fut qu'un médiocre élève. Ses parents, l'en ayant retiré à cette date, essaient de l'intéresser aux arcanes et aux beautés du commerce dans lequel il doit leur succéder. Victor Schoelcher préfère à ces beautés, à ces arcanes, les Lettres et les Arts, les belles manières et la politique. S'imaginant de bonne foi que les sociétés secrètes ne peuvent que hâter la venue de la liberté et de la justice, il s'affilie à la Loge des «Amis de la Vérité», et participe à la plupart des manifestations tendant à provoquer la chute des Bourbons, mais trouve en même temps le moyen de seconder les siens dans leurs affaires, de fréquenter l'Opéra et de commencer à se faire un nom dans la critique d'art.

Envoyé par son père, dans le courant de l'année 1829, en mission commerciale au Mexique, il publie, à la *Revue de Paris*, dès son retour, sous forme de lettres, les observations qu'il a faites pendant son voyage et les commentaires qu'elles lui ont suggérés. De 1830 à 1832, il prodigue la fougue de son zèle et l'éloquence de son verbe à la Société «Aide-toi le ciel t'aidera», à celle des «Droits de l'Homme», dont il est membre, et donne au tome VIII du *Livre des Cent et un*, auquel ont, en particulier, collaboré Béranger, Alexandre Dumas, Léon Gozlan et Emile Deschamps, un récit intitulé *Les Amours de Diligence*.

Il publie, en 1834, *De l'Esclavage des noirs et de la législation coloniale*, ouvrage qui déchaîne les hauts cris des milieux intéressés et valent à son auteur de se faire traiter de fauteur de guerre civile. Schoelcher répond à ces attaques en adhérant à la «Société pour l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises», que vient de fonder l'éminent juriconsulte Isambert, et en se jetant à corps perdu dans la lutte pour l'abolitionnisme.

Mais l'on ne parle bien que de ce que l'on connaît bien. Il s'embarque, en fin 1840, pour les Antilles, afin d'y étudier sur place, et à fond, le pour et le contre d'une question qu'il n'a fait qu'effleurer, lors de son trop bref séjour au Mexique. Quand il rentre en France, dix-huit mois plus tard, riche de la moisson de faits qu'il rapporte et ivre de l'ivresse de la certitude, il publie **Les Colonies Françaises** où, tout en rendant le plus parfait hommage à la courtoisie avec laquelle il a été reçu et hébergé par les propriétaires d'esclaves, il ne leur cache pas que ce qu'il a vu sur leurs «habitations» a fait de lui un abolitionniste convaincu.

Se remettant bientôt en route, il visite cette fois la Dominique, la Jamaïque, Antigoa, Saint-Thomas, Sainte-Croix, Puerto-Rico, Cuba, Haïti. De retour à Paris, il se multiplie dans les journaux et périodiques de son temps : **Le Siècle**, **l'Atelier**, **La Revue du Progrès**, **l'Abolitionnisme français**, **Réforme**, **le Journal du Peuple**, **la Revue Indépendante**, **la Revue Républicaine**, **La Revue du Peuple**, **le Journal des Economistes**, **Le Courrier Français**, et tire des articles qu'il y fait paraître, un nouvel ouvrage ayant pour titre **Colonies Françaises et Haïti**.

Des Antilles, il se rend en Turquie, de là en Egypte et en Grèce pour y comparer l'esclavage chrétien et l'esclavage musulman. Il touche barre à Paris en 1847, le temps d'y rédiger, le 30 Août, le texte d'une pétition demandant à la Chambre des Pairs et à la Chambre des Députés de voter l'abolition de l'esclavage, puis repart pour le Sénégal et la Gambie anglaise, où vient le chercher la Révolution de 1848.

Le 4 novembre de la même année, conformément au texte élaboré par la commission spéciale que préside Schoelcher, texte qui a d'ailleurs été auparavant publié dans les colonnes du **Moniteur Universel** du 2 mai, la Constitution vote l'abolition de l'esclavage et charge, en le nommant sous-secrétaire à la Marine et aux Colonies, de «régler l'application» du décret qu'elle vient de voter, l'homme qui a le plus fait pour obtenir cette mesure qui honore à jamais la France.

Telle est, en résumé, l'histoire de l'abolition de l'esclavage. La IVème République se devait de célébrer le centenaire de ce geste d'une portée immense, ainsi que la mémoire du grand citoyen de l'humanité et du grand patriote qu'est Victor Schoelcher.

C'est ce qu'elle fait en cet hiver de 1948.



Baya

Une jeune artiste Algérienne a conquis Paris

par Jean Terrier.

«Il y a encore des Paradis», disait Montherlant, en évoquant l'Algérie. Et c'est pourquoi, sans doute, il y a encore des contes de fées...

Par un beau jour de 1943, un peintre anglais, attiré par le ciel de l'Afrique du Nord, s'installait avec sa femme dans un village des environs d'Alger. Les enfants du pays, intrigués, ne cessaient de suivre le couple dans ses pérégrinations et ses découvertes. Seule, une petite fille se contentait de s'asseoir à leur porte, patiente et silencieuse, tournant vers les étrangers ses prunelles d'oiseau stupéfait. Elle devait avoir dix ans, sous ses haillons misérables. Emus, les nouveaux villageois la nettochèrent, l'installèrent chez eux où elle les aida désormais dans les soins domestiques. Ils apprirent d'elle qu'elle était orpheline; sa mère, personnage peu recommandable, était morte un jour à ses côtés; sa grand'mère était sorcière et confectionnait des «charmes». On imagine quelle première enfance terrible et terrifiée connut, dans ces conditions, la petite Baya.

Par quel prodige cette histoire est-elle venue à la connaissance du tout Paris? C'est ici que se noue vraiment le conte...

Naissance de la fresque et de la figurine

Un jour, le peintre et sa femme se rendirent à Alger. Quelle ne fut pas leur stupéfaction, à leur retour, le lendemain, en constatant que les murs de leur maison étaient recouverts de peintures, fresques maladroites et bigarrées! Baya, en leur absence, avait découvert les tubes de couleur et s'était mise à peindre comme d'autres se mettent à chanter. Dès lors, on lui fournit papier, pinceaux, glaise à modèles. Elle n'a cessé depuis de peindre et de sculpter, au rythme de deux ou trois compositions par jour, dans une frénésie qui rappelle l'enthousiasme de Michel Ange.

On raconte encore à son sujet, le fait suivant, mais qui semble moins authentique. Un Arabe ivre pénétra, une fois, dans la maison de ses maîtres, prétendant leur vendre, sous la menace, un mouton malade. Baya, révoltée, se mit à pétrir une figure de glaise d'où l'on vit se former la silhouette d'un Arabe portant un mouton; et, brusquement, elle transperça la statuette d'un coup de couteau, ainsi qu'elle l'avait sans doute vu faire à sa grand'mère dans ses expériences d'envoûtement. L'histoire ajoute que quelques instants après, l'homme s'étant querellé avec des gens de la rue, fut effectivement blessé au ventre. Le conte de fées ici touche à la légende.

Baya est simple comme la légende elle-même. Elle ne sait ni lire ni écrire, mais elle raconte d'interminables histoires en peignant les cheveux de

sa maîtresse. A peine parvient-elle à signer ses tableaux de son nom, grâce aux leçons du muphti d'Alger. Mais ses peintures attirèrent très vite l'attention de quelques Français d'Algérie. On vit deux ou trois de ses statuettes à l'Exposition Surréaliste qui se tint récemment à Paris. Elles furent parmi les rares réalisations à rendre un son authentique dans ce concert sophistiqué. Et, finalement, c'est à une exposition de ses œuvres que Paris vient d'être convié.

* *

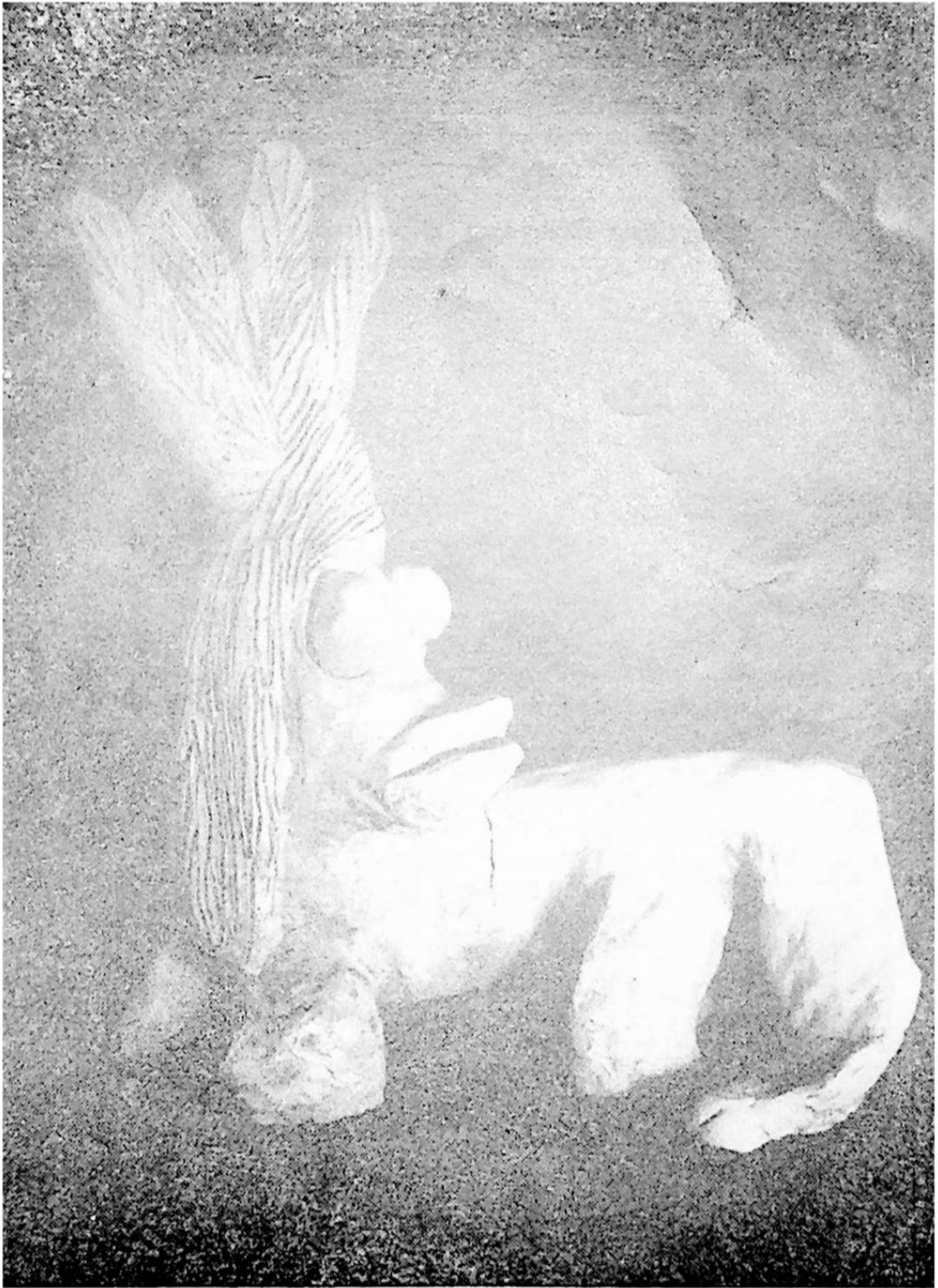
*

Découverte de Paris

Baya, qui n'avait pratiquement jamais quitté son village, a débarqué d'avion pour découvrir Paris, sans paraître étonnée le moins du monde. Ses seuls étonnements sont intérieurs. Dans la galerie où ses peintures s'alignent, l'attendait François Mauriac. Et le conte de fées, depuis, ne cesse de s'amplifier. Tout Paris aura bientôt défilé dans ces trois salles où elle passe parfois, discrète dans ses habits éclatants ou son burnous triomphal. Elle regarde un peu les murs comme si tout cela n'était pas d'elle, paraissant étrangère à son propre message. Et, cependant, Madame Vincent Auriol est venue avec ses petits-enfants. Sont venus aussi Si Kaddour Ben Ghabrit, directeur de l'Institut Musulman de Paris, et le Préfet Méchery, chargé des affaires musulmanes à la Présidence de la République. On a vu s'attarder peintres et écrivains. Braque s'est extasié ainsi que la barbe de Christian Bérard. Quant à André Breton, il s'est institué, en quelque sorte, son patron spirituel.

On a vite fait de crier au snobisme. Et, certes, un tel chorus de louanges aurait quelque chose de suspect s'il ne s'agissait pas d'un être manifestement doué. On a comparé les statuettes de Baya aux chefs-d'œuvre précolombiens, ou à la sculpture Tang. C'est évidemment exagéré. Il reste que ses peintures ont une qualité décorative incontestable, un sens de la couleur très sûr, et que ses sculptures ajoutent à une intention magique assez troublante une puissance d'expression que peuvent lui envier bien des sculpteurs modernes. On la sent peuplée de symboles dont elle se délivre avec rage et qui paraissent proliférer encore, une fois échappées de ses mains. Ce qu'elle offre d'unique, en définitive, c'est cette poésie qu'apporte toute enfance, mêlée au charme d'une race qui poussa la simplicité jusqu'à l'ascétisme. Emile Dermenghem voit même en elle le mariage de l'âme berbère et de l'âme arabe, l'une débordante de mythes, l'autre plus secrète et intériorisée.

Restera-t-elle longtemps cette sœur de Rimbaud que l'Afrique semble rendre à l'Europe en souvenir du fulgurant génie que l'Ethiopie adopta ? On ne sait encore ce que va donner sa rencontre avec le monde moderne. Elle aime Paris dont elle apprécie surtout le silence. Elle voudrait y habiter. Elle s'est plu au Musée d'Art Moderne, y appréciant plus particulièrement Matisse dont on sent bien qu'elle est, par la vertu de correspon-



Une œuvre de Baya

dances mystérieuses, la disciple inconsciente. On a même entendu, un soir, à la Radio de Paris, sa voix étrange avec son accent typique d'Algérie. On l'a écoutée parler d'une colombe. Il y a beaucoup d'oiseaux dans tout ce qu'elle dit ou peint. On sent l'image poursuivre en elle une vie souterraine, parvenir lentement à la lumière, éclater, s'envoler...

Mais à travers l'histoire de Baya, monte aussi au jour un autre symbole émouvant. André Breton voit en elle une préfiguration de «ce que le jeune monde uni, harmonique et s'aimant pourrait être». Elle indique ce que peut donner de riches découvertes dans l'avenir, la collaboration spirituelle de deux civilisations différentes, n'opposant plus leurs volontés de puissance particulière, mais œuvrant à la face du monde dans une commune volonté d'harmonie.

Les Sciences Biologiques à l'Académie des Sciences en 1947

par René Sudre.

Il est difficile de dire si les communications faites à l'Académie des Sciences en 1947, dans l'ordre biologique, l'ont emporté en intérêt sur celles qui furent relatives aux sciences physiques. Peu de problèmes nouveaux furent soulevés, mais, en revanche, nombre de travaux furent présentés sur les questions à l'ordre du jour dans les laboratoires du monde entier. C'est ainsi que les recherches sur les antibiotiques issus des champignons et autres plantes inférieures sont aussi actives et aussi fructueuses chez les savants français que n'importe où ailleurs. Les espoirs que ces substances ouvrent à la médecine sont considérables et il est bien possible, comme le déclarait récemment le Professeur Levaditi, qu'elles triomphent un jour prochain de la tuberculose.

On sait l'enthousiasme qui avait été soulevé, en 1945, par la découverte, par le professeur Hollande, de Montpellier, d'un antibiotique puissant extrait du *clitocybe* ou champignon des «ronds-de-sorcière». Puis l'auteur n'avait plus guère rien publié de crainte sans doute d'éveiller des espérances prématurées. Il n'en continuait pas moins ses travaux avec les maigres ressources dont dispose un laboratoire de province. Par l'intermédiaire du professeur Courrier, qui avait présenté sa première communication, il a fait connaître au mois de mai le point où il en est parvenu. Sa note est consacrée à «la bactériostase et la bactériclyse du bacille tuberculeux par la «clitocybine». Les expériences ont porté sur un bacille jeune faiblement acido-résistant. Dans une culture sur gélose, la clitocybine qui se diffuse d'un papier buvard crée une auréole stérile, à température de 37°.

M. Hollande a reconnu l'existence de plusieurs clitocybines dont une seule agit sur le bacille de Koch, l'espèce B. Voici maintenant les expériences sur le vivant. Des cobayes étaient inoculés avec un centimètre cube d'émulsion microbienne. Alors qu'au bout de deux mois et demi tous les témoins avaient leurs viscères et ganglions envahis, les animaux inoculés avec des bacilles qui avaient été en contact avec la clitocybine n'avaient aucun organe atteint. Evidemment, ce n'est pas la preuve que la substance guérit les lésions ou empêche le microbe de proliférer dans l'organisme, mais comme M. Hollande assure qu'elle n'est pas toxique pour le cobaye, les expériences décisives peuvent à présent être tentées.

La streptomycine de Waksman est peut-être plus prometteuse, au moins par les filtrats de sa culture, que deux éminents microbiologistes fran-

çais, MM. Ramon et Levaditi, étudient soigneusement à cet égard. Utilisant les techniques qu'ils ont mises au point pour la pénicilline et la subtiline, ils ont constaté d'abord l'action nocive des filtrats sur des exotoxines, comme celle du staphylocoque et du bacille diphtérique, alors que la streptomycine proprement dite ne l'est pas. Ces propriétés antidotiques s'atténuent avec la chaleur mais seulement à partir de 75°. Les auteurs ont constaté ensuite qu'une petite addition de formol aux filtrats n'entrave pas leur pouvoir. M. Ramon a même vérifié que le formol donne de la stabilité à la streptomycine, et plus qu'à la pénicilline. Il n'a pas trouvé que les filtrats de pénicilline et de streptomycine agissent sur la toxine pesteuse sauf à dose très élevée. Au contraire ils agissent sur cette sorte de toxine que constitue la tuberculine. Quant au virus de la vaccine, seul est efficace le filtrat de subtiline, et son pouvoir destructeur serait indépendant de ses propriétés antidotiques et même antibiotiques. Enfin, dans un dernier travail, MM. Ramon et Richou ont réussi à extraire le principe antidotique des filtrats des trois cultures en question au moyen du sulfate de soude; et c'est là une acquisition très précieuse.

Les hormones, en particulier les hormones sexuelles, continuent à être très étudiées. Malgré les nombreuses expériences, on contestait encore que ces hormones fussent capables de changer complètement le sexe génétique d'un embryon. Mme Vera Dantchakof vient d'apporter la preuve irréfutable. En injectant du propionate de testostérone dans la cavité amniotique d'une femelle de singe macaque, deux mois après un accouplement fécond, puis extrayant le fœtus un mois après, elle a constaté dans deux cas la présence d'organes génitaux masculins, parfaitement constitués, alors qu'un des fœtus était génétiquement femelle. Il faut donc reconnaître que c'est l'hormone seule qui a opéré la transformation, sans invoquer des facteurs d'induction spéciaux. L'examen microscopique a confirmé, d'ailleurs, que la transformation s'étend aux glandes internes, prostate et glandes de Cowper. Encore une fois, le mécanisme génétique et le mécanisme hormonal sont identiques. D'autre part, M. et Mme Wolff, de Strasbourg, ont injecté du benzoate d'oestradiol à des embryons de canard incubés pendant cinq à sept jours, et n'ont constaté que des phénomènes d'intersexualité faibles. En revanche, avec le propionate de testostérone ils ont fait apparaître les organes génitaux mâles chez des femelles. Ces auteurs rappellent que, depuis 1935, ils émettent l'opinion que les hormones sexuelles, si elles ne sont pas les mêmes substances que les inducteurs du sexe, sont des substances chimiquement parentes.

Deux remèdes ont été découverts à des maladies graves. M. André Pierron a obtenu d'excellents résultats en injectant de l'arséniate d'argent dans les veines des indigènes africains atteints de la maladie du sommeil. Les trypanosomes disparaissent dans la première semaine et les ganglions engorgés fondent complètement en un mois, pendant que l'état général se relève rapidement. Tous les cas traités ont été guéris. En second lieu, MM. Remlinger et Bailly ont réussi à neutraliser le virus de la rage par le

suc de figuier (*Ficus carica*). Cela est dû à une diastase qui détruit les protéines, et deux espèces d'agaves ont la même propriété.

Voici encore d'autres communications d'ordre médical. MM. Levaditi et Vaisman ont établi nettement que le virus syphilitique existe à l'état non microbien dans les organes sexuels de lapins qui ont été infectés par la cornée. Ces organes ne présentent, d'ailleurs, aucune lésion. le cycle du tréponème comporte donc un stade infravisible et non filtrable. Le professeur Vincent continue ses recherches sur la toxine «neurotrophe» du bacille typhique, qui est toujours associée à la toxine «entérotrophe». Cette neurotoxine est extrêmement fragile et c'est pourquoi les symptômes nerveux de la fièvre typhoïde guérissent assez facilement. Le sérum de Vincent les fait disparaître en même temps que les symptômes intestinaux et rénaux. La fabrication de ce sérum, qui avait été arrêtée par la guerre, est en voie de reprise.— M. Joyet-Lavergne étudie en ce moment l'influence de certains matériaux nutritifs dans le cancer expérimental. Il a constaté qu'une alimentation riche en sucre stimule le développement des tissus cancéreux, et cela tient selon l'auteur à ce que le sucre, comme l'agent cancérigène (benzopyrène) diminue le pouvoir oxydant intracellulaire.

Il faut mentionner enfin une découverte qui a fait quelque bruit chez les anthropologistes. Mlle. Henri-Martin a mis au jour, en Charente, dans la grotte de Montchevade, sous un plancher de stalagmites, une couche dite tayacienne, de sept mètre d'épaisseur qui renfermait des fossiles d'animaux et une calotte crânienne d'homme, ainsi qu'un fragment d'un second crâne. Le front ne révèle pas la visière massive de l'Homme de Néanderthal. A une époque préhistorique caractérisée par une industrie très grossière (silex à éclats), il s'agirait d'un type humain plus près de l'**Homo sapiens**.

Présence de Marcel Proust

par Suzanne Normand.

Paris a commémoré le vingt-cinquième anniversaire de la mort de Marcel Proust en lui consacrant, à la Bibliothèque Nationale, une précieuse petite exposition. Exposition de photographies, de lettres, de manuscrits, et d'épreuves indéfiniment corrigées. C'est peu, diront les indifférents. Cependant, il n'en faut pas davantage pour donner aux fervents, aux « proustiens », pour user d'un terme désormais passé dans le vocabulaire littéraire, une joie d'une qualité particulièrement intense.

Vingt-cinq ans. Vivants ou disparus, les artistes sont l'exception, qui peuvent au bout de vingt-cinq années affronter l'épreuve de la célébrité, et dont il est possible d'évaluer la permanence, la présence, dans le monde des contemporains. Un quart de siècle, c'est peu, ou c'est beaucoup. Cela suffit quelquefois pour établir une renommée, plus souvent cela suffit pour la démolir. Fixer dans une époque la gloire d'un artiste, prendre l'exacte mesure de son génie, c'est dans le creuset mystérieux du temps que cela s'élabore. Proust a échappé à ces remous. Depuis ce jour de 1922 où l'auteur de **A La Recherche du Temps Perdu**, quittait la vie précaire et singulière qui était la sienne, son œuvre n'a guère connu de saute de température, pour employer un langage de médecin. Elle s'est lentement et inexorablement affirmée. Par la seule pression de son amère et profonde richesse, de sa vérité humaine, de sa surprenante originalité, elle a conquis un prestige peut-être actuellement inégalé.

Véritable phénomène. Ceux-là mêmes qui le discutaient, ceux-là mêmes que la fréquentation de son œuvre irritait ou rebutait, insensiblement sont venus à lui. Et l'on peut, à ce propos, prononcer le mot d'accoutumance. Tels qui trouvaient Proust un auteur « difficile », à force de cheminer en lui ont acquis une familiarité de sa pensée, dont ils ne sont pas sans tirer aujourd'hui quelque orgueil. Certes, demeurent quelques récalcitrants. Tant pis pour eux. Et, d'ailleurs, leur faible voix n'arrive pas à créer le moindre tumulte — à peine un murmure — parmi la foule toujours plus dense de ses admirateurs.

A ceux qui évoluent sans malaise, et sans faux-pas, dans l'univers de **A la Recherche du Temps Perdu**, qu'apporte donc cette petite exposition, pieusement organisée dans une modeste salle de la plus vénérable bibliothèque de Paris ? Elle apporte beaucoup, en ce sens qu'elle est une source d'émotion, d'émerveillement, et peut-être aussi de découverte.

L'enfant en robe empesée, que nous montrent ces photographies, déjà pâlies, déjà fânées... L'adolescent fragile, avec ses épaules étroites et hautes,

ses noirs cheveux en calotte, sa bouche perplexe... Le jeune homme au Gardénia et son regard interrogateur et mélancolique... C'est celui qui, un jour, après que la vie l'aura malmené et meurtri, prendra douloureusement conscience de lui-même, de ceux qui l'entourent, des sentiments dont son cœur aura été le lieu d'élection. Il en prend conscience, et c'est pour éprouver que rien ne dure, pis, que rien ne subsiste de ce qui nous enchante ou nous déchire. Le temps altère les visages, il modifie les sentiments. Il arrange enfin et conclut à sa façon ce que la volonté, elle, a été impuissante ou inefficace à coordonner. Non seulement tout vous trahit, mais tout vous échappe — et à mesure même que vous vivez — de cette vie si ardemment vécue. C'est cela le temps perdu.

L'enfant gracieux, avec sa culotte courte et sa cravate lavallière, qui va au-devant de toutes les douceurs et de tous les drames, le poing à la hanche... Le garçonnet, à qui, dans les allées des Champs-Élysées, la petite Gilberte Swann inspire déjà toutes les délices et toutes les acetés de l'amour, le voici donc sous nos yeux dans une réalité soudain très vivante. Nous le suivons dans son ascension d'homme, franchissant l'adolescence, la dépassant, arrivant au seuil de la maturité. Nous l'imaginons, ce jour où un épisode — moins même : une impression de sa vie passée — lui revint avec un goût violent et mystérieux. Où il pourchasse cette image et cette sensation, les traque, s'attache à les délivrer, à les désensevelir. Non en tant que souvenir, ce qui est à la portée de tout le monde, mais en établissant le difficile algèbre de l'impression, et de la durée.

Dès lors, remontant le cours de ce « Temps Perdu », Proust ira à sa recherche. Et cette recherche vaudra à notre siècle, une œuvre, parmi les plus extraordinaires.

On connaît la vie de Proust, sa manière de travailler, les singularités de son caractère. La maladie qui le confinait chez lui, ses susceptibilités relatives au bruit, aux odeurs, on les a décrites cent fois, et aussi son mode de vie, qui consistait à faire la nuit, chez lui, durant le jour, et à sortir, alors que chacun songeait à rentrer.

Or, ce qui nous passionne ici, c'est la concrétisation — par les lettres à ses amis notamment — de cette vie qui échappa à toutes les règles. Ce que nous rend, non sans pathétique, cette exposition, c'est le travail de Proust. On regarde avec intérêt les visages de son enfance et de son adolescence, de sa maturité. On retrouve avec curiosité, telle figure qui lui servit de modèle pour la duchesse de Guermantes ou Madame Verdurin... Tel paysage de Illiers (qu'il appelle Combray) si patiemment décrit par lui qu'il nous est entré à jamais dans l'âme...

Mais que dire des manuscrits qui reposent sous les vitrines ? Ces manuscrits en cahiers, où s'élabora une œuvre dont on peut dire qu'à soi seule elle est un univers. Car si ceux qui ont goûté au poison — ou au sortilège — proustien y reviennent sans fin ; si l'on n'arrive pas à épuiser ce qu'il vous

donne, c'est que tout s'y trouve: Peintre et témoin cruel d'une société. Oui. Et clinicien de la vie du cœur, démonté, exploité, comme dans un laboratoire. Le tout, certes, pour aboutir au «Temps Retrouvé», c'est-à-dire au pire désenchantement. Mais jusque-là que de déchirantes richesses! Imaginez cependant que les manuscrits, ce n'est encore rien. Ce devant quoi on reste interdit, ce sont les épreuves d'imprimerie et leurs corrections. Des corrections à faire fuir aujourd'hui, où elles coûtent si cher, un éditeur, un chef de fabrication, tous les typographes d'une imprimerie! Epreuves inlassablement reprises et raturées. Quelquefois, des pages entières supprimées, remplacées par des corrections, elles-mêmes effacés, et sans fin recommencées.

Quel témoignage! On mesure par là l'insatisfaction chronique de l'écrivain vis-à-vis de lui-même et son souci poignant d'exactitude. Ce souci de faire d'une phrase ce qu'un critique appelait «la serre bien abritée où il fait éclore sa pensée totale sur un sujet donné, où il dépose et embaume le contenu total de sa conscience».

Le Souvenir de Verlaine

par *André Rolland de Renéville.*

La France a célébré par des cérémonies officielles le cinquantième anniversaire de la mort de Paul Verlaine, dont le nom reste attaché dans notre souvenir à quelques-uns des plus purs poèmes que l'humanité ait produits. Au moment où l'œuvre de ce poète, qui fut l'un des plus singuliers représentants de la bohème de son temps, et dont une partie de l'existence fut partagée entre le café et l'hôpital, connaît, un demi-siècle après la mort de son auteur, une gloire consacrée par des discours en Sorbonne, il n'est pas sans intérêt de se demander si les résistances qu'elle eut à vaincre du vivant de Verlaine, ont vraiment fait place à la compréhension sans défaut, et à la sympathie sans réticence.

Les poètes qui ont obtenu la faveur d'un public étendu voient se détacher d'eux l'élite des lecteurs pour les raisons mêmes qui leur ont attiré les suffrages du plus grand nombre. Et comme le public ne connaît de l'œuvre des poètes qu'il prétend aimer qu'un florilège restreint, parfois quelques vers passés en dicton, l'on peut avancer, sans émettre un paradoxe facile, que les poètes les plus célèbres sont presque toujours les plus méconnus. Il en va certainement ainsi de Paul Verlaine.

Depuis que les musiciens les plus aisés comme les plus subtils ont soutenu de leurs harmonies celle de certains de ses poèmes, les jeunes filles de tous les salons du monde connaissent une dizaine de ses pièces sans toutefois les séparer de la mélodie qui leur fut ajoutée. Plusieurs de ses vers d'amour serviront longtemps de mots de passe aux amants. Enfin certains esprits plus appliqués ont pu croire qu'ils avaient pénétré l'essentiel de l'œuvre verlainienne, du fait qu'ils eurent à leur disposition les morceaux choisis dans son œuvre qui furent publiés à grand tirage et qui ne comportèrent évidemment pas les pièces les plus âpres du poète.

Quant à l'élite des lecteurs... bien peu de ses représentants ont cru devoir aller plus loin dans la connaissance de l'œuvre qui nous occupe que la masse des lecteurs moyens. La clarté du chant verlainien, le peu d'arrière-plans qui se distinguent derrière lui, ce qu'on sait du comportement intellectuel et moral de l'auteur, et qui donne à penser qu'aucun centre n'était perceptible dans son esprit vaste et spontané comme la nature, éloignent de son œuvre infiniment plus ceux qui conçoivent la poésie comme un effort de dépassement de la condition d'homme.

Cependant, pour être en mesure de se dire en toute honnêteté un familier de la pensée du poète, la connaissance de l'homme importe presque autant que celle de l'œuvre. Plus qu'aucun autre poète, peut-être, parmi tous ceux que compte notre littérature, Verlaine se raconte tout au long de ses poèmes. De sorte que leur ensemble constitue une assez fidèle biographie de leur auteur. Ses fiançailles avec Mathilde Meauté, sa liaison avec Arthur Rimbaud, la rupture qui s'ensuivit entre sa femme et lui, son attachement à



Verlaine

Lucien Létinois, la mort de ce dernier, sa conversion au catholicisme, ses agenouillement devant les faunes du Quartier Latin, ses amitiés, ses haines, tout cela passe dans ses poèmes suivant une exacte chronologie. Détacher l'une de ses pièces de la masse de son œuvre n'a sans doute pas, pour effet de lui enlever sa rareté, mais assurément de la priver d'une atmosphère qui lui est essentielle. D'autre part, toute lecture d'un poème de Verlaine qui n'est pas soutenue par la connaissance assez précise des circonstances dans lesquelles il fut composé, risque fort de s'accompagner d'une erreur d'optique, voire d'une incompréhension relative de la part de celui qui s'y livre. Il est indifférent de ne pas savoir que Mallarmé écrivit *L'après-midi d'un Faune* à Tournon où il menait la vie d'un petit professeur d'anglais. La pénétration du poème n'en est pas affectée. Il en est tout autrement par exemple de *Birds in the night*, l'un des chefs-d'œuvre de Verlaine. Si l'on ignore qu'il se réfère à la dernière entrevue que le poète eut à Bruxelles avec sa femme, alors que cette dernière tentait de l'arracher à l'emprise de Rimbaud, l'on prive en partie le poème de l'éclairage dramatique qui lui convient, et l'accent qu'on y découvre peut sembler le fait d'une pure convention lyrique.

Il ne fait aucun doute que l'aventure rimbaldienne fut prédominante dans la vie de Verlaine et eut un immense retentissement sur sa manière d'écrire. Toutefois, si Verlaine écrivit, après avoir connu Rimbaud, des poèmes d'une sonorité et d'un caractère différents de ceux qu'il composait antérieurement, la rupture apparaît plus violente et plus totale encore entre la manière dont Rimbaud s'exprimait avant qu'il n'ait rencontré Verlaine, et la forme dans laquelle il traduisit son univers intérieur après le début de leur liaison. De sorte qu'il est malaisé de décider si l'un fut le maître de l'autre. Il eût été de même impossible de deviner lequel des deux amis fut l'époux infernal et lequel tint le rôle de la vierge folle, sans les confidences que Rimbaud nous fit à ce propos dans la *Saison en Enfer*. Il n'est peut-être pas excessif d'écrire que Verlaine et Rimbaud furent à un moment donné un seul et même poète. Certains poèmes de Rimbaud ne nous restent que parce que Verlaine les recomposa de mémoire, ainsi que l'a démontré H. de Bouillane de Lacoste. Tel poème qui figure dans les œuvres complètes de Verlaine est en réalité de Rimbaud, selon les preuves qu'en découvrit Marcel Coulon. Rimbaud, ne réussit à se guérir de Verlaine qu'en s'amputant de la Poésie. Quant à Verlaine, après le départ de Rimbaud qui s'était présenté à lui comme un prophète et avait pris «l'engagement de le rendre à son état primitif de fils du Soleil», il se tourna quelque temps vers un autre prophète dont le divin enseignement lui inspira *Sagesse*, puis sa poésie battit de l'aile, et tomba lentement des cieux où notre regard s'émerveillait de la suivre.

Ces aperçus ne sont peut-être pas absolument vains, lorsqu'il s'agit de pénétrer le sens d'une œuvre dont l'apparente clarté risque de détourner le lecteur des ombres qui la sculptent, et dont elle se nourrit.

III

LETTRES, SCIENCES ET ARTS

EN HAÏTI

Visages Oubliés de Médecins

par Rulx Léon.

Au moment où plusieurs professeurs étrangers viennent d'être appelés par le Gouvernement haïtien à dispenser leur enseignement à la Faculté de Médecine de Port-au-Prince, nous avons jugé intéressant de demander au savant Docteur Rulx Léon, d'évoquer, pour les lecteurs de Conjonction, le souvenir de ces médecins français et anglais, qui, en d'autres temps, apportèrent leur contribution à la médecine haïtienne.

Au lendemain de la proclamation de leur indépendance, les Haïtiens ne comptaient dans leurs rangs aucun médecin indigène, car l'accès des professions libérales n'avait jamais été ouvert aux gens de leur couleur et de leur condition. Il fallait bien s'adresser aux praticiens étrangers qui trouvaient ainsi grâce devant la xénophobie si ouvertement manifestée en ce temps-là.

Le docteur Jean-Baptiste Mirambeau est celui dont le souvenir n'est pas tout à fait perdu. Il est né à Saintes, en France, le 6 mai 1764 et sa présence est signalée pour la première fois à Saint-Domingue au mois d'avril 1793. Nous apprenons qu'il est un chirurgien habitant la Rue du Bel-Air. Il est probable qu'il fréquentait un hôpital voisin dirigé par un autre chirurgien du nom de Robert et que l'administrateur un certain Thomas Caron, venait de pourvoir de cinquante lits additionnels destinés aux nègres des deux sexes. Au mois de septembre suivant le Dr. Mirambeau épousa Louise Antoinette Carpentier qui vivait dans la colonie depuis treize ans, s'y était mariée et avait perdu son mari, Jean-Baptiste Martin aîné.

On perd la trace du Dr. Mirambeau durant les événements sanglants qui aboutirent à la constitution de la nation haïtienne le 1er janvier 1804. A ce moment-là ce médecin adopta notre nationalité en restant dans le pays. Il prit service dans l'armée, occupé constamment à panser et à soigner les blessés. Il n'encourut pas moins une fois la colère imméritée de l'empereur Dessalines qui le menaça de mort. De la part du président Pétion, au contraire, il reçut toujours l'accueil le plus sympathique et toute l'aide nécessaire à la bonne administration des hôpitaux. Il était depuis sept ans

Inspecteur en chef du Service de Santé quand il mourut le 11 janvier 1825. Sur sa tombe qu'on peut voir à Bizoton on lit l'épithaphe suivante :

Bon père, tendre époux, ami sûr et fidèle,
De toutes les vertus il était le modèle...
De sa science au malheureux
Toujours il prodigua le secours généreux.
Calme au sein du dernier orage,
Et prêt à quitter ce séjour,
Rien ne trouble sa fin; comme du sage,
Elle fut le soir d'un beau jour.

Le Dr. Fournier de Pescay, né à Bordeaux en 1771, remplaça le Dr. Mirambeau. C'était un homme éminemment instruit. Dès son arrivée à Port-au-Prince en 1823, il assura la direction du Lycée et prépara un règlement intérieur en vue de la création d'une Académie d'Haïti pour l'enseignement de la médecine et du droit, mais ce projet ne se réalisa pas. Ses fonctions d'Inspecteur général du Service de Santé le firent désigner plus d'une fois comme membre du jury appelé à examiner les médecins briguant une équivalence. Elles l'obligèrent surtout à faire face, par des avis appropriés, à l'épidémie de petite vérole qui avait sévi dans le pays en 1825, apportée par l'immigration américaine de couleur dont le président Boyer avait pris l'initiative. Malheureusement le Dr de Pescay se brouilla peu après avec le Chef de l'Etat et abandonna sa fonction pour se retirer au Cap, d'où il partit découragé pour se rendre en France en 1828. Il mourut à Pau cinq ans plus tard.

Comment les choses se passaient-elles dans le Nord dont le général Christophe était le président avant d'en devenir le roi ?

Le médecin en chef de l'armée fut d'abord un français, le Dr. Justamond, signataire de la Constitution de 1807. Il ne tarda pas à être disgracié et mourut à la suite des tortures que lui fit infliger son chef. Il fut remplacé par un autre français, Turlin, qui eut le titre de 1er médecin du roi et le rang de maréchal de camp. Mais Christophe se détournait ostensiblement de la France et du catholicisme pour s'orienter vers les anglais et les protestants : le Dr. Duncan Steward devint son médecin favori. Nous ignorons tout de son passé et des circonstances qui l'amènèrent en Haïti jusqu'à la parution de DRUM OF DESTINY, roman de Peter Bourne, dont le Dr. Stewart est l'un des héros. Il serait né en Irlande d'une mère qui aurait succombé en lui donnant naissance, par incurie du mari qui avait refusé d'appeler le médecin. Plein de ressentiment contre un père peu acocomodant d'ailleurs, il aurait abandonné tout jeune la maison et aurait été recueilli par un médecin anglais de grand renom, le Dr. W. Anderson, qui l'éleva et lui fit faire des études médicales. Tombé amoureux de la fille de son protecteur et évincé par un jeune noble français, le Dr. Stewart tua son rival et s'embarqua sur un navire corsaire qui faisait voile pour Saint-Domingue où il arriva en Janvier 1789. Nous savons qu'il n'en est jamais

reparti. Après la mort de Christophe qui amena l'unification du pays, le président Boyer le nomma officier de santé en chef de l'hôpital militaire du Cap. Il y créa une Ecole de Chirurgie et de Médecine dont les étudiants, d'après un rapport officiel, ont subi en janvier 1823 un examen public sur l'anatomie.

Le Dr. Stewart mourut en 1827 au Cap, non sans y avoir laissé une postérité. L'un de ses descendants joua, sous le gouvernement du président Hyppolite un rôle politique de premier plan.

A la mort du Dr. Stewart, il y avait à Port-au-Prince un médecin français, le Dr. Laporte. Il était officier de 1ère classe en 1815, et nous avons trouvé dans les Archives Nationales qu'il avait reçu à ce titre du président Pétion une gratification de cent gourdes. Ce fut lui qui fut désigné pour remplacer le médecin anglais.

Quelques années plus tôt, en 1820, débarquait à Port-au-Prince Louis Cevest, jeune médecin de 29 ans, né à Epiers, en France, et diplômé de la Faculté de Médecine de Paris. Il devint en 1826 officier de santé en chef et directeur-professeur à l'Hôpital d'Instruction de Port-au-Prince avec mission de former des officiers de santé. Il s'y dévoua six ans, jusqu'à sa mort survenue le 12 juin 1832. L'un de ses élèves D. Kenscoff disait sur sa tombe : « Vous, ô mes condisciples, l'homme qui était votre professeur, n'est plus; la mort l'a moissonné lorsqu'il vous transmettait ses connaissances... Nos regrets sont le plus bel éloge de sa vie. » Et le TELEGRAPHE du 17 juin 1832 écrivait, de son côté : « Habile accoucheur et savant praticien, le Dr. Cevest joignait encore aux plus solides qualités de cœur un esprit aimable et facile qui le rendait l'ami de ses malades. On ne pouvait le voir sans l'aimer, ni le connaître sans l'estimer. Il laissa des souvenirs honorables et une mémoire bénie de tous ceux qui ont vécu avec lui dans l'intimité. »

Voici maintenant une figure assez curieuse de médecin, celle du Dr. George W. Smith. Il est né en Irlande, vers l'an 1809, comme son parent Mgr Smith qui fut archevêque de Port d'Espagne en 1850. Il fit ses études de médecine en Angleterre et se rendit en Haïti en 1833. Ne parlant que l'anglais il fut certainement heureux de rencontrer Balthazar Inginac qui comme agent d'une maison d'affaires de Kingston (Jamaïque) avait eu, dans sa jeunesse, l'occasion d'apprendre cette langue. Il est probable que le Dr. Smith a été séduit par le prestige d'Inginac, Secrétaire Général du Président Boyer et il est certain qu'il le fut plus encore par les charmes de sa fille Zelmire, âgée alors de 22 ans. En effet en 1835 il devint le gendre du Secrétaire Général et se mêla dès lors aux affaires administratives et politiques de sa patrie d'adoption. En 1838 il était Membre de la Commission de l'Instruction publique et en cette qualité allait une fois par semaine à l'hôpital contrôler les études des élèves et une fois l'an assister à l'examen public de l'Ecole de Médecine. Il siégeait parfois comme membre

du Jury médical et délivrait aux nouveaux médecins leur certificat de capacité et leur autorisation de professer.

La Révolution de 1843 apporta à Inginac les revers de fortune et l'exil. Le Dr Smith, resté dans le pays avec sa femme Zelmire, les subit courageusement. Il se consacra entièrement à l'exercice de sa profession et de sa spécialité d'accoucheur. prévenant le public, par la voie des journaux, de ses changements d'adresse et faisant diligemment à cheval ses visites médicales. Il assista le Président Guerrier et le Président Riché dans leur dernière maladie et recueillit leur dernier soupir. Quand en 1861 on se décida à exécuter la loi de 1847 sur le Jury médical, il devint le premier président de cette institution à laquelle il consacra ses soins les plus assidus jusqu'à sa mort survenue en 1873. Il avait 64 ans d'âge.

Un des collègues du Dr Smith au Jury médical fut le Dr C. Jobet dont il serait injuste de ne pas citer le nom. En 1823 il était déjà installé dans le pays. Ses solides connaissances avaient été puisées à la Faculté de Médecine de Montpellier et étaient mises à la disposition d'une nombreuse clientèle. Il avait été choisi cette année-là avec le Dr. Mirambeau et le Dr de Pescay pour examiner les médecins qui sollicitaient l'autorisation de professer.

Le Dr C. Jobet n'avait jamais été mêlé à l'enseignement médical. On ne fit pas moins appel à son concours en 1864 quand il se fut agi de rouvrir l'Ecole de Médecine fermée depuis deux ans. Le gouvernement lui en confia la direction. Il adopta la partie médicale du programme élaboré autrefois par le Dr de Pescay, créa une chaire de chimie et choisit comme collaborateurs des médecins haïtiens dont l'un, le Dr. Louis Audain devait le remplacer à sa mort en 1867 et l'autre, le Dr. J. B. Dehoux être Directeur de l'Ecole en 1872.

Le Dr. Dehoux, diplômé d'une Faculté française, adopta une manière nouvelle de puiser à la science médicale européenne. Il expédia en France des boursiers haïtiens soigneusement sélectionnés qui, leurs études achevées, vinrent faire des cours à l'Ecole réorganisée par ses soins. Il n'hésita pas à embaucher pour l'enseignement de la botanique un professeur français qualifié, persuadé que les problèmes difficiles ne trouvent leur solution que dans un eclectisme intelligent.

L'Institut Haïtiano - Américain

par John Nevins.

L'Institut Haïtiano-Américain est une organisation, à base de non-profit, dont le but est de resserrer les liens culturels entre la République d'Haïti et les Etats-Unis du Nord. Il fait partie d'un groupe d'organisations semblables, qui ont été fondées dans toute l'Amérique Latine pour la réalisation d'un programme inauguré, il y a cinq ans, par le Coordonateur des Affaires Inter-Américaines dans le but général de contribuer à la compréhension mutuelle entre les Etats-Unis et les pays de l'hémisphère occidental.

Les Instituts fonctionnent grâce aux cotisations des membres et des étudiants, aux dons faits par des particuliers ou par des organisations intéressées, et aux subventions du gouvernement américain et des différents pays où existent ces instituts. Chaque institut doit être dirigé par un comité composé de citoyens du pays et d'américains qui y résident. Aussi, les facilités et ressources de l'Institut haïtiano-américain sont-elles à la disposition de tout haïtien, qu'il soit officiel ou non, de tout américain, qu'il habite le pays ou soit de passage, et de tous autres visiteurs (ou organisations fonctionnant en Haïti).

Pour réaliser ses buts, l'Institut dispose d'un programme et de ressources diverses. On pourrait citer d'abord les cours d'anglais et de français offerts dans le but d'abaisser les barrières qu'opposent les langues à la compréhension mutuelle des peuples. Ces cours sont divisés en trois catégories: les commençants, les intermédiaires et les étudiants avancés, et toutes les trois suivent un programme bien défini qui doit initier les étudiants à la connaissance de la langue en portant l'accent sur le langage parlé. Les cours d'anglais sont actuellement assurés par Mme. John Nevins, licenciée du Collège Bennington de Vermont, M. Emile Brun qui a étudié au Collège Swarthmore de Pennsylvanie et à l'Université de Michigan, M. Paul Lizaire, qui a passé trois ans en Angleterre, et M. John Nevins, directeur de l'Institut. Les cours de français sont assurés par Mlle Solange Dominique, qui a aussi étudié à Michigan. Actuellement le nombre de nos étudiants se chiffre à deux cents.

La bibliothèque de l'Institut est divisée en trois sections comprenant des livres américains (histoire, science, romans), des livres français pouvant satisfaire nos différents lecteurs, et une collection, actuellement en préparation, de livres haïtiens en français et en anglais. Nous ne voudrions pas passer sous silence notre grande collection de livres de référence où le lecteur peut puiser des renseignements ou des informations statistiques sur l'histoire, l'économie, la science, la littérature, la bibliographie, la diplomatie et la musique. Evidemment, ces livres peuvent être consultés par tous, mais sur place. Notre bibliothèque s'augmente chaque mois de nouveaux ouvrages et de

journaux, magazines et revues qui nous parviennent régulièrement d'Haïti et des Etats-Unis.

Outre les cours et les facilités de la bibliothèque, l'Institut offre chaque samedi après-midi un programme de musique classique présentant les œuvres des meilleurs compositeurs du monde. Les vendredis soirs, nous avons, soit une conférence, soit des débats, soit une séance de cinéma. Les conférenciers qui sont tantôt haïtiens, tantôt américains, soumettent leurs points de vue sur n'importe quel aspect de la vie intellectuelle et culturelle. Il n'est pas nécessaire de rappeler ici les conférences déjà prononcées, mais nous voudrions bien remercier le Dr. Catts Pressoir, M. Robert Durand, M. Jean Chenet, M. Arsène Pompée, et M. Philippe Thoby Marcelin pour leur bienveillant apport au programme de l'Institut Haïtiano-Américain.

Par ailleurs, notre organisation offre, en plus de la grande collection de disques de musique populaire et classique, des expositions photographiques (comme celle de l'Architecture aux Etats-Unis) où des expositions d'ouvrages (telle «The Work of American University Presses» ou encore l'exposition de tableaux explicatifs de l'Art Moderne).

N'étant pas depuis très longtemps dans le pays, nous n'avons pu envisager encore toutes les possibilités d'un plus grand rayonnement de notre organisation : nous souhaiterions un plus grand usage des ressources de notre bibliothèque et de notre discothèque par les officiels, les journalistes, les professeurs et les étudiants, et en général par tous ceux qui sont intéressés aux choses culturelles et intellectuelles. Nous souhaiterions aussi entrer en contact avec le public cultivé de la province. Mais, pour l'avenir immédiat, nous pouvons citer une série de trois conférences sur les «Problèmes de la Paix» qu'offrira Me. Antonio Vieux, délégué haïtien aux Nations Unies, et une conférence par l'écrivain bien connu, M. Philippe Thoby Marcelin sur le «Roman Américain Contemporain». Avec le concours de M. Dewitt Peters et le comité du Centre d'Art, M. Rémy Bastien doit aussi prononcer une ou deux conférences sur «L'Art Moderne au Mexique».

Une autre de nos fonctions est de servir d'intermédiaires entre les visiteurs américains et les haïtiens qui ont un intérêt commun, comme nous l'avons fait pour M. John Varney, professeur de poétique à l'Université de New York.

Il nous est très agréable de remercier M. Simon Lando, directeur de l'Institut Français d'Haïti, de cette occasion qu'il nous a fournie d'écrire pour les lecteurs de «Conjonction» un article sur l'Institut Haïtiano-Américain. Nous sommes aussi très heureux d'avoir trouvé en lui, plutôt qu'un rival, un collègue et un confrère. Et ceci, nous l'avons particulièrement éprouvé lors du concert de Martial Singher qui a montré les possibilités de coopération culturelle entre Haïti, la France et les Etats-Unis, coopération essentielle, si l'on veut apporter une contribution tangible au développement intellectuel de la communauté haïtienne.

Possession et Vaudou

par Yves-Jacques Longuet.

«*La crise de possession dans le Vaudou*» du Dr. Louis Mars n'est pas un ouvrage qui vient de paraître. Cependant, fidèles à notre volonté de rendre compte, dans notre jeune Revue, de tous les livres importants parus en Haïti ces dernières années, nous avons songé à demander au professeur Yves-Jacques Longuet, membres de l'Académie de Chirurgie, chirurgien des Hôpitaux de Paris, une critique de cet ouvrage, jugeant que la rencontre de ces deux pensées ne pouvait manquer d'être instructive. Nous remercions le professeur Longuet d'avoir si spontanément répondu à nos vœux.

Le Vaudou est une religion. Au point de vue psychologique, l'attitude religieuse fondamentale, écrit le professeur Mars, est «la prise de conscience de l'état de créature», autrement dit, la sensation que l'individu éprouve d'une hiérarchie originelle entre lui et la puissance divine à qui il doit l'existence.

Mais, parmi les états d'âme religieux, il en est un groupe d'une intensité singulière, sur lequel la science moderne obéissant aux suggestions d'A. Carrel, se penche, de nos jours, avec un intérêt croissant, après les avoir, au siècle dernier, négligés et même quelque peu méprisés, ce sont les états d'âme du mystique.

Reprenant une définition dont le moindre mérite n'est pas la précision, le professeur Mars définit d'abord le mysticisme comme «la conscience que l'individu prend d'être en rapport immédiat avec le Divin».

Il situe ensuite le mysticisme vaudouesque dans le cadre du mysticisme universel. Car toutes les religions ont (ou ont eu) leurs mystiques. En un chapitre fort documenté, qui témoigne de la culture la plus étendue, il oppose, ou plus exactement compare, le mysticisme des civilisations primitives, dont le vaudou nous offre un exemple particulièrement instructif, avec le mysticisme des civilisations richement évoluées.

Il en isole le trait dominant, le caractère habituellement grégaire, appuyé sur les manifestations de groupe, sur l'extase collective, qui l'oppose si nettement à la méditation isolée du recueillement des grands mystiques orientaux ou chrétiens.

Il rappelle les «*procédés extatiques*», employés dans le but évident de favoriser la descente de l'esprit divin : eau fétiche du Niger, peyote du Mexique, boissons alcooliques de l'antique culte dionysiaque, alors que les mystiques des hautes cultures s'efforcent au contraire au jeûne et à l'abstinence.

Parmi les procédés extatiques, la Danse tient, on le sait, dans les religions primitives, une place de choix et le vaudou n'échappe pas à cette règle.

Du point de vue physiologique, on est amené à se demander si l'effet psychique de cette «débauche motrice» à laquelle nous fait assister le déroulement des rites primitifs, ce que L. Mars appelle l'effet «émotivo-kinétique» n'aurait pas pour point de départ un ébranlement méthodiquement recherché de l'appareil d'équilibration de l'oreille interne, et si elle ne devrait pas être rapprochée de l'effet de l'alcool, qui, on le sait intoxique électivement cette autre pièce maîtresse de l'appareil d'équilibration : le cervelet. La marche rapide à reculons qui prélude parfois à la crise de possession vaudouesque, les mouvements systématiques des «sauteurs et trembleurs» sacrés etc. ne seraient-ils pas exécutés dans le même but et le mot «déséquilibre», employé dans le langage courant en un sens symbolique, ne trouverait-il pas là un sens physiologique, assez inattendu ? Nous livrons cette suggestion à la sagacité du docteur Mars.

Quoi qu'il en soit, les procédés extatiques n'agissent qu'à titre adjuvant. En l'esprit du croyant, ils ne produisent, dit l'auteur, l'évocation de son Dieu, que si son esprit portait déjà en lui antérieurement l'image divine. «La foi précède la réalisation de l'objet de la foi», c'est-à-dire la représentation mentale.

Affirmation rationaliste qui s'oppose, semble-t-il, à l'explication, donnée habituellement par les mystiques eux-mêmes, de l'état d'âme mystique.

Un autre trait dominant du mysticisme primitif, c'est qu'il contacte volontiers le divin, par le moyen d'un phénomène particulier, extrêmement curieux, la crise de possession.

L'histoire anecdotique du moyen-âge européen, et même les doctes travaux des théologiens s'émaillent des descriptions pittoresques de la possession diabolique, à laquelle s'appliquait souvent la thérapeutique énergique du bûcher.

Dans le culte du vaudou la crise de possession est appelée «crise de Loa».

De cette crise, le livre du docteur Mars constitue une étude minutieuse des plus attachantes.

L'auteur remarque d'abord que tout essai scientifique de ce genre est fatalement grevé d'une tare essentielle, c'est d'être nécessairement basé sur une observation faite du dehors.

«La possession» échappe à la méthode introspective, puisqu'il faudrait «que l'historien du vaudouisme soit en même temps fervent pratiquant». D'autre part, l'amnésie qui fait habituellement suite à la crise empêche souvent toute confession faite a posteriori du «possédé» à l'observateur.

Dans l'étude scientifique de tout phénomène de possession, le psychologue, le psychiatre, ont leur mot à dire, mais, lorsqu'il s'agit de phénomène de possession collective, la sociologie et l'ethnologie doivent leur apporter d'indispensables lumières. L'esprit synthétique du docteur Mars lui a permis

de saisir parfaitement et avec un égal bonheur la nécessité de ces différents angles de l'observation.

Sans insister, Louis Mars rappelle d'abord le cadre bien connu et pittoresque dans lequel naît habituellement la crise : danses et chants, activité obstinée et stupéfiante des tambouriers à laquelle répond la persévérance non moins surprenante des pratiquants, gestes rituels, offrandes aux dieux, sacrifices d'animaux, etc...

N'est pas non plus négligé l'aspect social de la cérémonie dans laquelle Houngan, acteurs et assistants se mêlent fraternellement en une atmosphère cordiale dont le caractère de gentillesse populaire et de bienveillance n'est pas le trait le moins remarquable pour l'observateur étranger.

En psychiâtre averti, Louis Mars décrit ensuite la crise elle-même :

« — Le changement de la voix et des traits du visage. — L'irruption d'une personnalité nouvelle qui se dénonce en empruntant le nom, d'une des nombreuses déités du panthéon vaudouesque, Agoué, Hogou, etc...

— L'excitation motrice, pas aberrants au cours de la danse, chute sur le sol avec torsion ou simple attitude cataleptique.

— La glossomanie, c'est-à-dire le bredouillement de paroles inintelligibles.

— Les troubles de la sensibilité, insensibilité à la chaleur par exemple.

— La perte totale du souvenir de la crise après la fin de celle-ci, (amnésie post critique des psychiâtres).

Enfin le caractère contagieux si remarquable des phénomènes de possession constitue évidemment un caractère essentiel. L'étude plus spécialement neurologique de la crise, c'est-à-dire celle des réflexes, de l'état des pupilles, de la sensibilité objective, etc., enfin celle des antécédents n'a pas été négligée, malgré les difficultés bien faciles à concevoir d'une observation réalisée dans de telles conditions.

Qu'aucune altération organique bien nette, de caractère pathologique, ne soit habituellement notée, le fait n'est pas pour surprendre, mais vaut néanmoins d'être souligné.

L'auteur admet enfin comme un fait démontré qu'au cours de la crise de Loa des phénomènes psychiques supra-normaux puissent se manifester, de l'ordre des phénomènes de clairvoyance, de clairaudience, de transmission de pensée, auxquels la science moderne est actuellement impuissante à donner une explication satisfaisante.

La dernière partie du livre est consacrée à l'explication des phénomènes de possession dans le vaudou, à leur mécanisme intime, (ce que les médecins, en parlant des maladies, appellent l'étude étiologique et pathogénique). Et ici, les difficultés s'amoncellent.

Toute tentative d'explication de cette sorte se heurte à la complexité des faits et l'étymologie même du mot mysticisme en rappelle les difficultés. La science moderne ne saurait avoir la prétention de faire en quelques années la pleine lumière sur des phénomènes psychiques aussi obscurs, aussi touffus.

Qu'elle ait le droit de s'y essayer, c'est ce que démontre le pénétrant exposé du docteur Mars.

Après avoir écarté l'explication surnaturelle, l'auteur envisage les différentes hypothèses rationalistes entre lesquelles on peut légitimement hésiter.

Mytomanie ? Non certes, car le mythomane est conscient de ses actes. La fabulation est orientée dans un but déterminé, plus ou moins profitable pour lui. Elle s'intègre continuellement à son moi lucide.

En fait, pour L. Mars, les phénomènes de possession entrent dans le grand cadre des maladies de la personnalité.

Pour faire comprendre sa pensée et préciser la place qu'il leur assigne, il est amené à rappeler l'idée que la psychologie moderne se fait du moi conscient.

Au point de vue psychique, la personnalité humaine apparaît aujourd'hui, on le sait, comme une «synthèse continue», faite de nos tendances, de nos volitions, de nos idées, de nos sentiments.

Elle naît du fond de nos hérédités, elle subit l'influence puissante de l'éducation, elle est sans cesse remaniée le long du temps par l'apport de nos acquisitions morales et intellectuelles, de nos expériences, au sens le plus large du mot, et enfin, pour certains d'entre nous, par l'effort tenace de la volonté.

C'est au sens le plus vrai du mot une création continue.

De ce travail complexe d'élaboration, les psychiatres schématisent le résultat d'une façon imagée.

A la base de la construction, ils décrivent une infra-structure : «l'inconscient» des classiques, l'infra-moi, «où grouillent les pulsions instinctives et les ruminations cénesthésiques» venues des organes et des cellules saines ou malades, où s'entassent «les constellations idéo-affectives refoulées».

Au-dessus de cette base, s'étagent tous les processus conscients, le moi conscient, l'«Ego» de Freud.

Enfin, couronnant le tout, le «Super-moi», le «Super-Ego», développé surtout chez l'individu supérieur, fait de ce qui est le meilleur en nous, de nos tendances morales, et de nos aspirations sociales les plus désintéressées et les plus hautes. C'est à lui qu'est dévolu le rôle vigilant de censurer, c'est lui qui refoule au plus profond de l'inconscient les mauvaises pensées, les bas instincts.

De ce fait, il joue dans le maintien de la personnalité un rôle capital.

De ce schéma bâti par les psychologues et les psychiâtres modernes, une notion capitale ressort : « la personnalité humaine est une unité qui se reconstruit chaque jour ».

A la façon de certaines nébuleuses, elle est perpétuellement soumise à des efforts de concentration qui la font plus puissante, à des efforts de dissociation qui tendent à la désagréger. La rêverie, les états oniriques, le rêve sont sans doute des aspects normaux de ces tendances dissociatives.

La démence, ou du moins certaines formes de démence, en constituent au contraire les aspects anormaux.

Et ici, comme si souvent dans les phénomènes de la vie, toutes les transitions existent sans doute entre le normal et l'anormal. La frontière nette échappe bien souvent à l'observateur.

Parmi les troubles dissociatifs du moi, les psychologues ont depuis longtemps isolé des formes plus particulièrement nettes, qu'ils ont cru devoir individualiser sous le nom de maladies de la personnalité.

A la lumière de la conception synthétique du moi qui vient d'être rappelé, ils donnent aujourd'hui de ces maladies une explication schématique aisée.

Cette personnalité psychique, « unité qui se reconstruit chaque jour », est par certains points bien fragile. Qu'elle puisse se briser en mille morceaux, aboutissant à la confusion mentale, cela est bien facilement concevable ! Qu'elle puisse se scinder en deux, d'une façon temporaire ou d'une façon durable, on peut le comprendre aussi aisément. L'explication que le Dr. Mars donne de la crise de possession, s'inspire nettement des conceptions psychanalytiques.

La crise de Loa répond à une dissociation brutale de la personnalité.

Du fond de l'inconscient surgit un bloc d'états psychiques, qui soudain apparaît à l'observateur avec une vie intense et prodigieuse, groupées autour d'un centre d'idées théo ou démonomaniacale.

Pour quelle raison profonde cette scissure de la personnalité se produit-elle ? Il est bien difficile encore de le dire.

Tout au plus peut-on faire sur ce point quelques remarques précieuses.

Les préoccupations morales du sujet, l'anxiété qui résulte de la misère, liée souvent à la pauvreté extrême d'une classe sociale, semblent jouer un indiscutable rôle favorisant.

Peut-être même certains conflits intimes d'ordre religieux doivent-ils être incriminés.

En somme, de même que la crise hystérique apparaît parfois comme

une sorte d'évasion recherchée plus ou moins consciemment par le malade, pour échapper, ne fut-ce que temporairement, à un climat psychologique déprimant, personnel, familial ou social, de même, l'adepte du vaudou rechercherait inconsciemment, dans la crise de possession, une sorte de dérivatif, peut-être même un dérivatif salutaire, (effet cathartique).

Louis Mars se défend toutefois de rattacher la crise de Loa à l'hystérie «dont la psychiatrie occidentale n'a jamais su embrasser les contours fuyants».

Le professeur Georges Devereux du Newcomb Collège University a écrit pour l'ouvrage du professeur Mars une intéressante préface.

Mieux que nous ne saurions le faire, il en souligne l'intérêt particulier, du point de vue de cette science encore embryonnaire qu'est la psychiatrie comparée.

C'est, en ce domaine, dit-il, le premier livre de synthèse qui ait paru jusqu'ici, et à ce titre, il marque «le début d'une nouvelle étape dans l'Histoire de la science Haïtienne».

Nous ne pouvons que nous associer à cette conclusion.

Roberto Diago au Centre d'Art

par Lucien Price.

Il y a de cela environ trois ans, la Peinture Cubaine Moderne se faisait, pour la première fois, connaître en Haïti sous la forme d'une Exposition dont nos artistes ont gardé le meilleur souvenir. Certaines vedettes de cette Exposition : Enriquez, Lam, Bermudez sont venues, par la suite, tour à tour, visiter notre Pays. Ayant songé à se faire accompagner d'un choix de leurs œuvres, ils nous ont permis de mieux juger des ressources de la Peinture Moderne en l'île voisine. Cette dernière, ces jours-ci, nous délègue un nouveau talent : Roberto Diago.

Ce jeune congénère a déjà recueilli, hors de son Pays, de notables succès. Quelques unes de ses œuvres figurent dans les collections du Musée d'Art Moderne de New-York. Classé par la critique américaine comme l'une des plus intéressantes promesses de l'Art Cubain, Diago vient clôturer, par une exposition de ses récents travaux, le calendrier 47 du Centre d'Art.

A première vue, l'Exposition s'annonce pleine d'intérêt. La diversité des tendances offertes par les travaux qu'elle groupe momentanément, confirme le jugement de l'auteur de la préface du catalogue de l'Exposition qui, définissant les caractères de l'art de Diago, nous fait remarquer qu'il est à la fois « hermétique et transparent, mystique et terre à terre ». Le Réel et l'Irréel sont les sources où puisent l'inspiration de l'artiste. Il semble, cependant, que Diago se plaît davantage dans l'Irréel. Il explore un monde peuplé de symboles, voguant dans le Rêve et la Magie. Epris du fantastique, Diago ne craint pas de s'engager sur les chemins ouverts par des devanciers tels que Lam et Picasso. Est-ce la raison pour laquelle la facture, le style de quelques-unes de ses œuvres accusent l'influence de ses maîtres ? Probablement. Le Surréalisme, le Cubisme, le Néo-Romantisme sont les tendances qui se font sentir chez Diago.

« L'Oiseau de Mauvais Augure », l'une des plus remarquables toiles de l'Exposition, nous présente, assemblés sous un ciel d'un bleu funèbre, une étrange et mystérieuse association de symboles. Aux pieds de l'oiseau de mauvais augure, créature monstrueuse aux ailes déployées, à tête d'oiseau de proie, nous voyons deux femmes éplorées. Non loin d'elles, figé dans son attitude millénaire, le Minotaure regarde, impassible. Tournant le dos à la scène, un autre personnage inquiétant, sorte de philosophe à tête de chien, médite, un rituel ouvert sur ses genoux. Ça et là, des idoles primitives s'échelonnent et complètent l'agencement d'un tableau dont l'atmosphère, le coloris ont ce qu'il faut pour éveiller en l'âme du visiteur, un problème angois-

sant. A côté de cette peinture surréaliste, d'autres œuvres nous font voir que le talent de Diago trouve matière à son goût en des voies divergentes. Le Réalisme voisine avec l'Abstraction, le Symbolisme avec l'Hermétisme; indice d'un tempérament fort réceptif aux grands courants de l'Art Moderne.

Si la personnalité de Diago semble un peu éparpillée, émerge à des degrés divers dans ses peintures, en revanche, elle se manifeste plus librement dans les dessins. Elaborée au moyen d'un métier sans défaillance, ils nous conduisent en des lieux où la Magie, l'Occultisme, les vieux Mythes se donnent rendez-vous, font surgir des êtres fantastiques, des chimères, aux formes définies avec une rigueur hallucinante. Les possibilités créatrices de l'artiste s'avèrent brillantes. Diago prend plaisir à explorer les méandres du subconscient. Le Rythme, l'Intensité dans l'Expression sont les belles qualités qui se dégagent de ses dessins. Conçus sous des aspects moins précis, les sujets traités à l'encre de chine gagneraient en force poétique.

L'exposition sera pour nos artistes, fertile en enseignements. Elle leur donne à nouveau, l'occasion d'analyser les grandeurs et les faiblesses de la Peinture Surréaliste; Peinture dont Roberto Diago se révèle l'enthousiaste interprète. Nul doute qu'ils sauront tirer profit du beau métier de l'Artiste.

Quelques Livres (*)

J. Foisset : «LA SAINTETE FRANÇAISE».

(Imprimerie Telhomme — Port-au-Prince 1947)

L'éminent Professeur de Philosophie du Collège Saint-Martial, le R. P. Foisset, a eu l'heureuse idée de mettre en brochure sa conférence sur la Sainteté Française. L'auteur, avantageusement connu dans le monde haïtien des lettres par ses polémiques et ses ouvrages classiques, a dressé là un émouvant tableau. A côté de la France laïque, qui sait pourtant «penser comme l'Eglise sur des questions de première importance», prend place plus grande et plus belle, dit le R. P. Foisset, la France catholique que le Pape Benoît XV appela «Mère des Saints». Après avoir rappelé la nature de la sainteté et les traits caractéristiques qu'elle présente chez les Français, le conférencier, en un style clair, retrace quelques visages glorieux : St. Louis, Ste. Geneviève, Ste. Jeanne d'Arc, Ste. Thérèse etc. Ils seraient trop nombreux à énumérer, ainsi que les Congrégations ou les différentes Oeuvres religieuses qui, nées en France, se sont répandues à travers le monde. Et rien ne saurait mieux montrer la place qu'occupe la France dans la Chrétienté, que ces mots de Léon XIII, cités par le R. P. Foisset : «La France périr ? Non, Non ! Et par quoi et par qui la remplacera-t-on ?»

Cette petite brochure est en somme un témoignage à la gloire de la France chrétienne, à la gloire de la France tout court, et qui fait honneur à l'auteur.

P. V.

Dominique Hippolyte : «ELEMENTS DE DROIT USUEL HAITIEN».

(Imprimerie Telhomme — Port-au-Prince 1947)

Le Poète Pierre Bréville, alias Dominique Hippolyte, a tour à tour servi Clio et Thémis avec le même amour. Avocat, il a délaissé quelque temps la lyre, pour donner ces «Eléments de Droit Usuel Haïtien». C'est un ouvrage destiné aux élèves de Philosophie de nos Lycées et Collèges. Ce petit manuel, qui est rédigé avec la plus grande clarté et qui n'a pas l'aridité de certains livres de Droit, est appelé à rendre de grands services aux maîtres et aux élèves : aux premiers il facilite la tâche, aux seconds, il permet une meilleure préparation aux examens tout en donnant le goût des études juridiques.

P. V.

Docteur Louis Mars : LA LUTTE CONTRE LA FOLIE.

(Imprimerie de l'Etat. — Port-au-Prince 1947)

Dans ce nouvel ouvrage, l'auteur poursuit le dessein d'éclairer le public sur la médecine et l'hygiène mentales. Le docteur Mars est trop modeste, à notre sens, lorsqu'il qualifie son dernier livre de «vulgarisation médicale». Sa

*Les auteurs sont priés d'adresser directement à l'Institut Français, les ouvrages dont ils désirent faire rendre compte dans cette rubrique.

vaste culture psychiatrique, ethnologique et sociologique lui permettait sans nul doute d'effectuer cette synthèse panoramique pour profanes qu'est un ouvrage de vulgarisation. Mais l'auteur possède en outre le rare privilège d'allier à la compétence de l'homme de Science les dons de l'écrivain. Son style associe deux qualités qui s'opposent souvent : la limpidité et la densité. Chaque mot joue son rôle dans la phrase qui, à aucun moment ne cesse de rester claire et aérée. Prenez en pour exemple cette définition délicate et pourtant riche de substances qu'il donne de la mémoire et qui mériterait toute une dissertation : «le souvenir, c'est, dans un recul de perspective, identifier une parcelle de temps comme étant imprégnée de soi-même parce que, dans ce court intervalle, on aura aimé, haï ou souffert...»

Il n'y a pas à s'étonner que, servi par un tel verbe, le docteur Mars nous entraîne bien au delà des limites habituelles de la vulgarisation. Dans un premier chapitre, remarquablement concis, il expose les bases de la psychiatrie générale, de la psychiatrie infantile, et de celle des races. Dans le second, il traite des principales fonctions psychiques. Le troisième chapitre, consacré à l'hygiène mentale, illustré de cas cliniques, montre toute l'importance sociale de la psychiatrie infantile. Le quatrième, intitulée «Culture et Psychiatrie» embrasse trois problèmes principaux : celui du rôle social du psychiatre dans l'Etat moderne, celui enfin de la thérapeutique des maladies mentales et plus spécialement de la psychothérapie. Le chapitre cinquième expose les principes de l'examen psychiatrique et s'illustre de plusieurs observations de malades fort attachantes. Enfin, dans un dernier scrupule, louable mais presque superflu tant son livre est clair, le docteur Mars donne un glossaire psychiatrique remarquable par la grande simplicité des termes qu'il emploie.

Ce livre mérite d'être lu, non seulement pour tout ce qu'il apporte de neuf à quiconque est soucieux de sa propre culture, mais aussi parce que c'est l'appel d'un homme de cœur. Le docteur Mars a une conception très élevée de la mission humaine et sociale du médecin psychiatre, dont le rôle n'est plus seulement de chercher à guérir de pauvres fous, mais aussi, en libérant de l'angoisse l'esprit de l'adulte et surtout de l'enfant, de préparer aux hommes un avenir meilleur.

En fermant la dernière page du livre, on ne peut s'empêcher de méditer quelques instants... et de souhaiter au docteur Mars le plein succès que méritent les efforts qu'il dépense pour voir son pays doté d'un grand hôpital psychiatrique moderne.

Dr J. P.

Carlos Saint-Louis : FLAMMES

(Imprimerie de l'Etat — Port-au-Prince)

Le vent de révolte qui souffle depuis quelque temps dans le monde, Carlos Saint-Louis veut le faire passer dans un petit recueil de poèmes : **Flammes**. La poésie pour lui est une action. Il en fait une «arme de combat». Aussi rien

d'étonnant que son chant soit jusqu'à la fin un «cri de rage». Dix poèmes en vers libres pour nous apprendre qu'il est nègre, qu'il aime le nègre, qu'il croit au nègre. En dépit de la monotonie de ses chants, son recueil plaît parce que la cause défendue nous est commune : la libération complète de l'homme qui porte ici-bas un front noir. Sa voix est sincère et vient se mêler à celles combien touchantes de Lengston Hughes, Magaret Walker, Jacques Roumain, Jean Brierre et Regnor Bernard dans leurs plaidoyers en faveur des opprimés et des déshérités.

«Flammes» vient augmenter chez nous le nombre d'ouvrage appartenant à la littérature «engagée». P. V.

Damoclès Vieux : «DERNIERES FLORAISONS».

(Imprimerie de l'Etat — Port-au-Prince 1947)

La plupart de nos contemporains, et spécialement les jeunes, sont persuadés que la poésie authentique et la versification traditionnelle sont à peu près aussi inconciliables qu'un point de vue russe et une thèse américaine. La lecture de «Dernières Floraisons» incitera-t-elle beaucoup d'entre eux à réviser cette opinion ? C'est ce que je n'oserais affirmer. Mais ceux-là mêmes qui resteront les plus fermes sur leur position devront bien saluer en ce recueil une brillante exception.

Les mètres ou les combinaisons de mètres adoptés par Damoclès Vieux sont purement classiques, mais les démarches de sa pensée, les nuances de sa sensibilité sont bien de son temps et de son pays. Qu'il évoque le farouche héroïsme des fondateurs de l'Indépendance («Les Héros» — «A Une Créole»), qu'il s'abandonne au charme dynamique et sensuel d'une jeune paysanne («Payse») ou se confie à l'enfant que la mort lui a si tôt ravi («Espoir» — «Humilité»), toujours il nous touche. D'abord sans doute parce qu'il est lui-même ému. Mais il est trop évident qu'il ne suffit pas d'être sincère pour faire naître l'émotion poétique, pas plus qu'il ne suffit d'être maître de sa langue, sûr de ses rythmes, habile à créer des images heureuses. Il faut encore ce fameux «Je ne sais quoi» sur lequel on a tant disserté, qui est peut-être simplement le subtil accord des vertus que je viens d'énumérer, qui est peut-être quelque chose de plus.

Quoi qu'il en soit, cette puissance mystérieuse qui fait les vrais poètes, elle habitait incontestablement l'auteur de «Dernières Floraisons».

Même dans les poèmes de la série «Féerie», qui se présentent comme un pur divertissement «en marge d'un vieux livre», que de vers dont l'étrange résonance ne saurait nous laisser insensibles :

«Mais l'outrage des rois est un levain de haine.
Dans la plus haute tour qui domine la plaine
Attendait le fuseau diligent et fatal,
Docile à mon dessein malgré l'arrêt royal...»

Où encore
«J'ai le désir de vivre un rêve essentiel
Et pourtant je languis dans une souquenille;
Mon palais splendide est l'inaccessible azur;
Mon lustre rayonnant est la lointaine étoile;
Mon page est, dans les prés, le papillon peu sûr
Et mon prince inconnu jamais ne se dévoile...»

L'Editeur a eu l'heureuse idée de faire précéder le recueil de l'extrait d'une causerie de M. Dominique Hippolyte. Poète délicat et critique subtil, nul ne pouvait être mieux qualifié que lui pour présenter au public la dernière œuvre de Damoclès Vieux. F. Y.

POST - SCRIPTUM

Je m'excuse auprès des lecteurs de «Conjonction» de revenir sur un sujet déjà copieusement développé dans un article précédent. (1). Il s'agit de Roger Mortel et de son ouvrage, «La mythomanie sociale en Haïti».

Les réflexions que j'ai exprimées à propos de cet essai ont été parfois sévères. Dans mon idée, il était tout-à-fait évident que ces reproches que je faisais à M. Mortel, signifieraient clairement tout le prix que j'attachais à son petit livre. Qui aime bien châtie bien, comme on dit, et je ne pensais pas qu'il pût y avoir plusieurs interprétations possibles de mes propos.

Il faut croire que je m'abusais étrangement puisque d'un côté, on me questionnait sur Roger Mortel, on me demandait son essai, M. Mortel lui-même me remerciait de ma critique, alors que, d'autre part, on me félicitait d'avoir écrit cet «éreintement» (et je pensais alors au sentiment que peut avoir, par exemple, un acteur qui a joué sincèrement un rôle tragique et que des amis complimentent ensuite de sa drôlerie!) De sorte que je me sens mauvaise conscience, à l'égard de M. Mortel.

Je ne vois pas qu'on puisse faire l'éloge d'un essai autrement qu'en résumant et en analysant la pensée qui s'y déploie, de façon à mettre en évidence tout l'intérêt qu'elle présente. Comme c'est précisément ce que j'ai fait dans l'article dont il est question et qu'il me paraît assez difficile de commenter ma propre prose pour éclairer les lecteurs sur le sens qu'il convient de prêter à mes phrases, on comprendra aisément que je ne puisse faire autre chose ici qu'affirmer de nouveau l'excellente opinion que j'ai de l'ouvrage de M. Mortel.

Peut-être aussi, puis-je avertir que M. Mortel n'est pas le responsable de la plupart des défauts que j'ai signalés chez lui, mais le manque de livres, les difficultés du milieu, etc..., c'est-à-dire la «situation» en général de l'auteur. Son travail, pour qui connaît cela, n'en a que plus de mérite. Il est très remarquable, il faut le répéter, que M. Mortel ait songé, le premier, à

(1) Voir «Conjonction» No. 12.

décrire les phénomènes sociaux «télédiol», «couri», et à tenter d'en déterminer les causes. On a reproché, je crois, à M. Mortel d'avoir disposé de grands mots autour de faits connus. Je pense en effet, et je l'ai dit, que la terminologie employée ne convient pas toujours, mais il n'est peut-être pas inutile de rappeler que la première qualité d'un chercheur est le pouvoir de s'étonner. Il y avait déjà un certain nombre d'années que les pommes tombaient des pommiers quand Newton s'étonna en en recevant une sur la tête (dit-on). Rien ne nous est plus familier que le télédiol, mais c'est précisément pour moi le mérite le plus clair de M. Mortel que d'avoir eu, si jeune, la force intellectuelle de prendre, en face d'un phénomène habituel, ce recul nécessaire à la prise de conscience du fait quotidien.

- C'est de cela, sans doute, qu'il convient de le féliciter sans réserves.

Philippe NORTH.

IV

CHRONIQUE

A l'Institut

LES «MARDIS RADIODIFFUSES»

Voici la liste des conférences publiques du 2^e cycle des mardis de l'Institut Français, qui ont déjà été prononcées.

Le 20 janvier : «Les Forces au service de la Paix» par le R. P. Chaillet.

Le 27 janvier : «Deux ans d'études à Paris» par M. Pradel Pompilus, secrétaire de l'E. N. S. d'Haïti.

Le 3 février : «Les comportements de la pensée observés chez le mathématicien» par le Professeur Arnaud Denjoy, Membre de l'Institut.

Le 17 Février : «La genèse d'une nation» par le Dr. Catts Pressoir.

A l'issue de ces conférences, des films documentaires appartenant à la filmothèque de l'Institut Français ont été projetés :

«L'Abbaye de Solesme»

«La Rue Bonaparte»

«Ermites du Ciel»

«Maillol».

ARRIVEE DU Dr. DE CORGANOFF.—

Le 16 Janvier 1948 est arrivé à Port-au-Prince le Dr. Georges de Corganoff, envoyé en mission en Haïti par la Direction Générale des Relations Culturelles du Ministère français des Affaires Etrangères.

Spécialiste de la Culture des tissus, il a été le collaborateur du célèbre biologiste français le Professeur Jean Verne, de l'Académie de Médecine, à la chaire de Biologie Médicale de la Faculté de Médecine de Paris et au Service de Cyto-biologie de l'Institut du Cancer de l'Université de Paris. Assistant à la Consultation de Dermato-vénérologie de l'Hôpital Bichat à Paris, il a publié de nombreux travaux sur la syphilis.

En plus de son activité scientifique et médicale, il est, sous le pseudonyme de Georges Rivane, critique littéraire, et fait autorité, en particulier, en matière proustienne. Son livre sur Marcel Proust, préfacé par le Professeur Mondor, de l'Académie Française, a eu un grand retentissement dans les milieux littéraires français.

Le Dr. de Corganoff qui est entièrement à la charge du gouvernement français, outre son activité à l'Institut Français d'Haïti, assurera l'enseignement de la Biologie Médicale à la Faculté de Médecine.

DEPART DU PROFESSEUR COLLE.—

Le vingt-deux Janvier, Monsieur et Madame Colle ont quitté Port-au-Prince à destination de Québec, où Monsieur Colle enseignera l'Histoire et la Géographie à l'Université Laval.

Monsieur Colle, qui pendant deux ans a dispensé à l'Institut Français le plus clair et le plus vivant des enseignements, a laissé un excellent souvenir à ses étudiants, à ses auditeurs et à ses auditrices.

Un grand nombre d'amis avaient tenu à accompagner M. et Mme. Colle à l'aérodrome de Bowen-Field et c'est au milieu des regrets unanimes qu'ils se sont envolés vers le Canada.

LE R. P. CHAILLET A

PORT-AU-PRINCE.—

Le 19 Janvier, est arrivé à Port-au-Prince, venant de Ciudad Trujillo, le R. P. Chaillet.

Le R. P. Chaillet a été l'une des figures les plus originales de la Résistance française. En Mission en Europe Centrale, le P. Chaillet, en entendant à Budapest l'appel du 18 juin 1940, n'a pas hésité sur son devoir. Déjà poursuivi par la Gestapo — il connaissait trop bien l'hitlérisme pour n'être pas un adversaire décidé de l'ordre Nouveau — il réussit à rentrer en France en passant par la Turquie et la Syrie, et dès son arrivée à Lyon il fut l'animateur de la Résistance chrétienne à l'occupant et l'un des premiers fondateurs de la presse clandestine. De 1941 à la libération de la France, le *Témoignage Chrétien* a mené sans répit le combat clandestin de l'honneur, imposé par une double fidélité chrétienne et française. Avec ses *Cahiers* et son *Courrier français*, tirés à plus de 100.000 exemplaires, le *Témoignage Chrétien*, par son refus passionné et lucide opposés à l'emprise de l'ennemi a été l'une des forces les plus agissantes de la Résistance. En sympathie profonde avec le peuple de France qui ne pouvait pactiser avec le mensonge et l'injustice apparemment triomphants, le P. Chaillet a souffert avec lui, il a espéré avec lui. Cette action ne fut possible que grâce au dévouement ardent d'innombrables militants. A New-York, le 21 juillet 1943, dans une préface à l'édition américaine des *Cahiers*, Jacques Maritain rendait hommage à « ces hommes dont la parole a percé les murailles du silence et de l'oppression, et dont l'intrépidité a rendu au titre qu'ils ont choisi pour leurs écrits la plénitude de son sens et de sa force, et qui, en pleines ténèbres, ont été les témoins véritables de l'esprit du Christ et de la mission de la France. »

L'action journalistique du P. Chaillet était doublée d'une action d'entraide. Dès 1941 il fondait *l'Amitié Chrétienne* pour venir en aide à toutes les personnes traquées et persécutées, tous les hors-la-loi des régimes de police. Le P. Chaillet est devenu célèbre par le sauvetage des enfants juifs — ce qui lui valut en 1942 d'être envoyé par Vichy en résidence forcée. Dès l'arrivée des Allemands en zone sud, en novembre 1942, le P.

Chaillet a dû mener lui-même la vie aventureuse et passionnante d'un hors-la-loi.

Sur la demande du Général de Gaulle, le P. Chaillet a été dès 1943 l'organisateur, sur le plan national, des réseaux d'assistance sociale clandestine aux innombrables familles de fusillés et de déportés. C'est à ce titre qu'au moment de la Libération de Paris, il entra au Gouvernement provisoire comme Secrétaire Général à la Santé et aux Affaires Sociales. Depuis lors, le P. Chaillet est resté vice-président de l'Entraide française et président du Comité des Oeuvres Sociales de la Résistance. Il continue à diriger le grand hebdomadaire catholique d'avant-garde, *Témoignage Chrétien*, ainsi qu'une revue de collaboration internationale, les *Cahiers du Monde Nouveau*, qu'il a fondée en 1945 au service de la Paix par le Fédéralisme.

C'est à tous ces titres que le P. Chaillet parcourt depuis 7 mois tous les pays d'Amérique, où il a donné des conférences et fondé des comités pour l'aide aux 20.000 orphelins de la Résistance dont il a la charge.

Le 19 Janvier, le R. P. Chaillet, hôte de l'Alliance Française prononça une conférence intitulée «Expérience spirituelle de la Résistance».

Le 20 Janvier, dans la salle de conférence de l'Institut Français, le Père Chaillet entretint une auditoire exceptionnellement brillant des «Forces au Service de la Paix». Le discours du R. P. Chaillet fut à plusieurs reprises coupé par les applaudissements d'une auditoire que l'éloquence de l'orateur avait enthousiasmé.

M. Lando avait présenté le R. P. Chaillet en ces termes :

Excellences,

Mesdames,

Mesdemoiselles,

Messieurs,

C'est à une méditation pour la paix, méditation éclairée d'espérance, que le R. P. Chaillet nous a conviés.

Ayant, hier, à l'Alliance Française, ouvert le premier volet du diptyque, il a peint, avec d'émouvantes couleurs, notre passé récent : ces épreuves cruelles où l'âme française que l'on a voulu étouffer, a su trouver des ressources insoupçonnées, s'enrichir, s'exalter, se dépasser par l'héroïsme, l'abnégation et la sainteté. Chrétien engagé dans le combat, il n'a pas voulu désespérer; il a répudié toute compromission; il a été de ceux qui ont témoigné hautement pour la dignité de l'homme.

Ce soir, il nous fera voir le second volet, celui qui est tourné vers l'avenir. Pour porter son regard en avant, il fera preuve, nul ne s'en étonnera, du même courage, de la même noblesse de pensée. Dans la lutte obscure et épuisante de la clandestinité, un idéal l'a soutenu ainsi que ses compagnons promis au martyre, il le guide, à nouveau, quand il envisage

les jours futurs de l'humanité. Une fois de plus, il ne veut pas que nous nous abandonnions. Hardiment, il repousse la prétendue fatalité d'un nouveau cataclysme. C'est en pèlerin de la paix, en même temps que de la charité sans discrimination, qu'il court les Amériques.

La paix ! Mot doux et chose inappréciable.

Alors que nous sommes encore exsangues et pantelants par l'effet de la deuxième catastrophe qui, dans le même demi-siècle, a balayé le globe, alors que nous sommes encore tout meurtris, corps et âmes, par l'épouvante qui, elle, survit au danger, des réalistes, mués en prophètes, nous vouent à d'autres massacres, — inévitables, à les en croire; à des destructions aux proportions cosmiques. Depuis six mille ans, la guerre..., clamait, indigné, Victor Hugo.

Comme dans la Résistance, comme à l'abord du combat en apparence sans issue, la conscience du Père Chaillet proteste et s'insurge.

Il est venu nous dire qu'il est d'autres chemins; que, sous peine de s'anéantir, la civilisation doit les emprunter.

Puissions-nous retrouver, en l'écoutant, le goût de la vie, l'horreur de la destruction, la saveur évanouie des œuvres paisibles!...

Le rêve de pacification universelle ne s'est jamais éteint dans le cœur des hommes. Celui qu'Hippolyte Taine, — et nombre d'autres esprits avant et après lui, — a tenu pour le plus français des poètes, Jean de la Fontaine, a chanté la paix avec sa grâce un peu frivole à quoi s'allie, pourtant, toute la profondeur d'un vrai humanisme.

Si vous le permettez, c'est sous l'invocation de quelques-uns de ces vers ailés que je placerai la leçon de courage qui va nous être donnée. De même qu'après les guerres de la fin du règne de Louis XIV, sans doute toutes très glorieuses, mais aussi toutes destructrices, et ruineuses, les hommes d'aujourd'hui ont besoin, avant tout, de désarmer leur esprit, de se déridier, de se détendre.

La Paix

par Jean de la Fontaine.

Le noir démon des Combats
Va quitter cette contrée.
Nous reverrons ici-bas
Régner la déesse Astrée
O paix, source de tout bien,
Viens enrichir cette terre
Et fais qu'il ne reste rien
Des images de la guerre.
Chasse des soldats gloutons
La troupe fière et hagarde
Qui mange tous nos moutons

Et bat celui qui les garde.
Délivre ce beau séjour
De leur brutale furie
Et ne permets qu'à l'Amour
D'entrer dans la bergerie.
Fais qu'avec le berger
On puisse voir la bergère
Qui court d'un pas léger
Qui danse sur la fougère
Et qui du berger tremblant
Voyant le peu de courage
S'endorme ou fasse semblant
De s'endormir à l'ombrage.
Accorde à nos longs désirs
De plus douces destinées.
Ramène nous les plaisirs
Absents depuis tant d'années.
Etouffe tous ces travaux
Et leurs semences mortelles.

J'arrête là cette citation, car l'églogue prend une allure plus leste.

Veillez écouter le R. P. Chaillet qui va vous parler des «Forces au service de la Paix».

LE PROFESSEUR DENJOY EN HAÏTI

Le 20 Janvier, sont arrivés à Port-au-Prince, venant de Paris, Monsieur Arnaud Denjoy, Professeur à la Sorbonne, Membre de l'Institut et Madame Denjoy.

Monsieur Denjoy est l'invité d'honneur de l'Université d'Haïti. Il fut, du côté français, en 1938, l'initiateur de l'Institut Français. Du côté haïtien, l'idée fut favorablement accueillie par M. Dumarsais Estimé alors Secrétaire d'Etat de l'Instruction Publique et immédiatement enrichie de la création de l'Ecole Normale Supérieure de Port-au-Prince en vue de la formation des Professeurs des Lycées nationaux.

L'Institut Français et l'Ecole Normale Supérieure sont maintenant en plein développement. L'Institut Français comprend un personnel administratif et sept Professeurs travaillant à l'Ecole Normale Supérieure, dans les différentes Facultés de l'Université d'Haïti, et donnant aussi des Conférences, tant pour le public de Port-au-Prince que pour celui de la Province. La Bibliothèque de l'Institut possède plus de 5.000 volumes ; elle bénéficie de la fréquentation assidue d'une très large clientèle. Le Budget de l'Institut est couvert par une contribution française annuelle de 34.000 dollars environ et une contribution haïtienne de 11.000 dollars.

Pour la réorganisation de la Faculté de Médecine d'Haïti, le Gouvernement vient de faire appel à une mission française de cinq membres dont l'un

est entièrement à la charge de la Direction des Oeuvres françaises à l'étranger du Quai d'Orsay.

Le Professeur Denjoy arrive donc en Haïti à un moment propice pour voir quel ample développement a déjà pris l'idée née en 1938 et pour examiner avec les autorités haïtiennes les développements et les retouches qu'il y aurait lieu de considérer.

Le Professeur Denjoy occupe actuellement à l'Institut Henri Poincaré la chaire de Théorie des Fonctions et de Topologie. Son œuvre comprend plus de 100 mémoires originaux. Il est à juste titre considéré comme un des plus grands mathématiciens contemporains. Il est le savant qui a su mettre en relief les propriétés complètes des nombres dérivés, inventer la méthode nouvelle de la Totalisation permettant d'intégrer toute fonction ayant une dérivée donnée et d'intégrer même les nombres dérivés tout-à-fait quelconques, complétant l'œuvre de Fourier, il a trouvé les moyens de calculer les coefficients de toute série trigonométrique de somme connue. Il est de plus le créateur de la théorie des fonctions quasi-analytiques. Et il a apporté enfin un grand nombre de résultats nouveaux dans le développement de la Topologie et de la Théorie des ensembles.

LES CONFERENCES DU PROFESSEUR DENJOY

Monsieur Arnaud Denjoy a déjà prononcé trois conférences depuis son arrivée dans la capitale. «L'histoire de l'intégrale» et «La Théorie des Ensembles», conférences qui s'adressaient à un public de mathématiciens furent données à l'Ecole Polytechnique les vendredis 30 Janvier et 13 Février. La troisième : «Les comportements de la pensée observés chez le mathématicien», fut prononcée par le Professeur Denjoy à l'Institut Français, le mardi 3 Février en présence de Son Excellence M. Dumarsais Estimé, Président de la République.

Voici quelques extraits de l'allocution de M. Lando, Directeur de l'Institut Français, qui présenta M. Denjoy :

...«Ce savant, qu'on imaginerait confiné dans son cabinet de travail, a attiré vers sa chaire des élèves du Monde entier. Il a eu pour disciple, à Paris, «M. Lucien Hibbert, qui devait devenir plus tard l'infatigable et clairvoyant «Recteur de l'Université d'Haïti et qui sut l'intéresser à l'essor intellectuel de «son vaillant et jeune pays ainsi qu'aux projets de M. Dumarsais Estimé, alors «Secrétaire d'Etat de l'Education Nationale. Par cet intermédiaire s'opéra la «féconde rencontre de deux esprits, d'où sortit notre Institut. Et maintenant «voici nos deux grands patrons assis dans cette salle. Nul événements ne saurait nous plaire davantage, nul symbole, nous encourager plus puissamment...

«M. Denjoy compte, je l'ai dit, des élèves et des admirateurs dans le «monde entier. Certains d'entre eux l'aiment, et ce n'est pas peu dire, autant «que M. Lucien Hibbert. De son côté, il se plaît à leur rendre visite, à encourager leurs travaux, où qu'ils se trouvent. Devant son grand savoir, les frontières, voire même les rideaux de fer cèdent. Avant-hier, il était reçu à «Constantinople ; hier on lui décernait le doctorat honoris causa à Bucarest ;

«aujourd'hui, il est à Port-au-Prince. Esprit universel, M. Denjoy fait penser
«aux illustres humanistes de la Renaissance. Comme eux, il ne connaît qu'une
«grande famille, fraternelle et rayonnante, celle des hommes de bien et de
«savoir».

*MONSIEUR LE PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE
ET MADAME DUMARSAIS ESTIME
A L'INSTITUT FRANÇAIS.*

Le Président de la République et Madame Dumarsais Estimé ont bien voulu honorer de leur présence la conférence que M. Denjoy prononça le mardi 3 février, sous les auspices de l'Institut Français. Le Chef de l'Etat était accompagné de MM. Edmée Manigat, Secrétaire d'Etat des Relations Extérieures, Maurice Laraque Secrétaire d'Etat de l'Education Nationale, Thomas Désulmé Sous-Secrétaire d'Etat de l'Intérieur, Raymond Doret Sous-Secrétaire d'Etat de l'Education Nationale ainsi que du Colonel Magloire et de plusieurs membres de sa Maison Militaire. Après l'exécution des hymnes nationaux haïtiens et français, M. S. B. Lando, Directeur de l'Institut Français d'Haïti, s'adressa au Chef de l'Etat en ces termes :

«Monsieur le Président de la République,

«L'Institut Français d'Haïti conserve précieusement dans ses archives le
«texte du Projet d'accord culturel franco-haïtien qui remonte à 1939. Ce do-
«cument, M. Abel Léger étant Ministre d'Haïti à Paris, fut prêt à la signature
«en Juin 1940, mois fatidique où la France elle-même faillit sombrer. Il ne
«pouvait plus être question, avant la victoire, de continuer les négociations.
«Celles-ci furent reprises dès qu'il a été possible de rétablir les relations nor-
«males entre Paris et Port-au-Prince. Elles aboutirent, le 24 septembre 1945,
«aux statuts qui donnèrent naissance à notre Institut et qui régissent encore
«aujourd'hui ses activités. Cet accord du 24 septembre 1945 n'a retenu qu'une
«partie des dispositions beaucoup plus vastes contenues dans le projet de
«1939. Celui-ci prévoyait, notamment, une Ecole Normale Supérieure et un
«Lycée français. Ces vues plus larges, ces conceptions plus hardies, c'est
«Vous, M. le Président de la République, qui les avez inspirées, déployant
«déjà, en qualité de Ministre de l'Education Nationale, les brillants talents, la
«clairvoyance, l'amour passionné du bien public qui devaient vous valoir, il
«y a dix-sept mois, l'accession à la plus haute dignité de l'Etat.

«Dès lors, s'il ressent très profondément, ce soir, le très grand honneur
«de recevoir dans sa trop modeste enceinte le Chef de l'Etat, Votre Excellence
«daignera admettre que l'Institut est peut-être encore plus ému et plus fier
«de saluer en Sa personne son véritable père spirituel : Celui qui, mettant à
«profit, non seulement le travail préparatoire de quelques Haïtiens éclairés
«mais encore les avis pertinents de Français tels que M. Arnaud Denjoy,
«Membre de l'Institut, sut traduire définitivement en termes juridiques et,
«surtout, réaliser un rêve nourri par des générations d'intellectuels amis de
«la culture française.

«C'est avec une infinie reconnaissance qu'au nom de mes Collègues, de nos étudiants et des nombreux amis qui soutiennent notre effort, je remercie Votre Excellence de cette visite qui marquera une date très importante dans nos annales. Ce témoignage de sympathie nous est le plus cher des encouragements. L'Institut n'a plus le droit de douter de son destin.

«Votre Excellence n'est-elle pas son guide le plus bienveillant et le plus éclairé, de même qu'Elle est, plus largement, l'inspirateur et le Réorganisateur de la jeune Université haïtienne ? Au nom de mes collègues et dans le mien, je Lui souhaite le plus grand et le plus glorieux succès dans l'accomplissement de sa haute Mission et L'assure, en toute gratitude, de notre indéfectible et fidèle dévouement ainsi que notre invariable admiration».

SEANCE SOLENNELLE DE L'UNIVERSITE

Le jeudi 5 Février 1948 a eu lieu au grand amphithéâtre de la Faculté de Médecine une séance solennelle de l'Université d'Haïti.

Son Excellence le Président de la République avait tenu à assister personnellement à cette manifestation donnée en l'honneur de Mr. le Professeur Arnaud Denjoy, Membre de l'Institut de France, en mission en Haïti, et des nouveaux professeurs français enseignant à la Faculté de Médecine. Plusieurs ministres en exercice, de nombreux parlementaires, ainsi que Son Excellence Mr. Chayet, Ministre de France en Haïti, et les représentants du Corps diplomatique étaient présents.

Tour à tour, Mr. Maurice Laraque, Secrétaire d'Etat à la Santé, Mr. Lucien Hibbert, Recteur de l'Université, Mr. le Professeur Denjoy, prirent la parole et évoquèrent la genèse de l'accord culturel franco-haïtien, ses heureuses conséquences, et la part prépondérante qui revient dans sa réalisation à l'actuel Président de la République, Son Excellence Dumarsais Estimé.

Le Dr. Marcel Hérard, Doyen de la Faculté de Médecine, en un discours d'une rare élévation de pensée et d'une extrême rigueur dans la forme, définit les problèmes qui se posaient devant la médecine haïtienne. Il présenta ensuite les nouveaux professeurs français : le Dr. Longuet, professeur d'Urologie ; le Dr. Perrin, professeur de Neurologie ; le Dr. Fossaert, professeur de Parasitologie ; le Dr. Nordmann, professeur de Biochimie ; le Dr. de Corganoff, professeur de Biologie Médicale ainsi que le Docteur américain Mortimer Harris, professeur de Dermatologie.

Le Dr. Perrin, professeur de Neurologie, prononça ensuite sa leçon inaugurale. Après avoir rendu hommage aux hautes personnalités présentes, il retraça sa carrière, évoqua, selon la belle tradition française, ses Maîtres de la Faculté et des Hôpitaux, et brossa une large et vigoureuse fresque de la Neurologie à partir des temps où elle s'individualisa comme discipline autonome. Il laissa entrevoir ce qu'on pouvait en attendre dans l'avenir.

L'assistance fit un vif succès à l'orateur auquel le Chef de l'Etat témoigna publiquement son approbation.

A l'Alliance Française

BAL DE L'ALLIANCE FRANÇAISE DE PORT-AU-PRINCE

Le 31 janvier, au Manoir des Lauriers, que Son Excellence M. Maurice Chayet, Ministre de France, avait bien voulu mettre à la disposition des organisateurs, eut lieu le bal de l'Alliance Française.

Le vaste roof-garden de la somptueuse résidence pouvait à peine contenir la foule élégante de celles et de ceux qui avaient voulu à la fois connaître la griserie d'une inoubliable soirée et témoigner leur sympathie à la cause de l'amitié franco-haïtienne.

Mme. Wandha Wiener a bien voulu prêter à cette œuvre le concours de son beau talent et remporta un juste tribut d'applaudissements. Un concours d'élégance connut également un franc succès.

**Tableau des Enseignements donnés
par les Membres de la Mission
Universitaire Française**

(INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI)

ANNEE SCOLAIRE 1947-48

FRANÇAIS

M. Simon B. LANDO, Agrégé de l'Université
Maître de Conférences à l'Ecole des Hautes Etudes
(Sorbonne), Directeur de l'Institut Français d'Haïti.

L'Ecole romantique française
le mardi à 6 h. p. m. (I. F.)

M. Adrien MARTIN, licencié ès-lettres,
diplômé d'études supérieures.

*La doctrine classique : explication de textes de Boi-
leau, La Bruyère, Fénelon (public)*
le lundi à 8 h. a. m. (I. F.)

*Grammaire historique du français ou travaux pra-
tiques de latin (alternativement)*
le lundi à 10 h. a. m. (I. F.)

La doctrine classique (public)
le mardi à 8 h. a. m. (I. F.)

LATIN

M. Adrien MARTIN

Explication de textes de Tite Live (I)
le lundi à 9 h. a. m. (I. F.)

Explication d'Horace (Art poétique)
le mardi à 9 h. a. m. (I. F.)

GREC

M. S. B. LANDO

La République de Platon
le vendredi à 6 h. p. m. (I. F.)

LINGUISTIQUE

M. S. B. LANDO

*Notions de linguistique générale avec application à
l'étude du créole d'Haïti (public)* \
le jeudi à 6 h. p. m. (I. F.)

M. A. MARTIN

Histoire de la langue française (public)
le jeudi à 5 h. p. m. (I. F.)

HISTOIRE

M. Elie BERTRAND, Docteur ès-lettres

Histoire du Moyen-Age.

Le monde barbare et la société féodale (public)
le mercredi à 8 h. a. m. (F. D.)

Travaux pratiques d'histoire
le mercredi à 9 h. a. m. (F. D.)

Histoire Ancienne.

Les sciences dans l'antiquité (public)
le mercredi à 10 h. a. m. (F. D.)

Histoire contemporaine.

La France et l'Europe de 1789 à nos jours (public)
le mercredi à 5 h. p. m. (I. F.)

GEOGRAPHIE

M. Elie BERTRAND

Géographie régionale et humaine.

Les problèmes de la circulation (public)
le mercredi à 6 h. p. m. (I. F.)

Géographie générale.

Actions et réactions de la nature et de l'homme
le vendredi à 8 h. a. m. (F. D.)

Travaux pratiques
le vendredi à 9 h. a. m. (F. D.)

PHILOSOPHIE

M. Philippe NORTH, licencié ès-lettres
(Philosophie) diplômé de l'Institut d'Ethnologie

Questions de Philosophie générale (public)
le lundi à 5 h. p. m. (I. F.)

*Les grandes théories morales dans l'antiquité et
dans les temps modernes* (public)
le lundi à 6 h. p. m. (I. F.)

Travaux pratiques de Philosophie
le mercredi à 9 h. a. m. (I. F.)

PSYCHOLOGIE

M. Ph. NORTH
le mercredi à 8 h. a. m. (I. F.)

SOCIOLOGIE

M. Ph. NORTH

La sociologie avant A. COMTE. A. COMTE
Objet et méthodes de la sociologie
Les structures sociales
le samedi à 5 h. p. m. (F. D.)

ETHNOLOGIE

M. Ph. NORTH

Anthropologie : le problème de la Race
le mardi à 5 h. p. m. (I. E.)

Instructions d'Ethnographie
le mardi à 6 h. p. m. (I. E.)

MATHEMATIQUES

M. Jean BRILLE, Agrégé de Mathématiques,
ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure

Analyse (1ère année)
le mercredi à 7 h. $\frac{1}{2}$ a. m. (E. P.)

Analyse (1ère année)
le mercredi à 8 h. $\frac{1}{2}$ a. m. (E. P.)

Analyse (année préparatoire)
le mercredi à 9 h. $\frac{1}{2}$ a. m. (E. P.)

Analyse (année préparatoire)
le jeudi de 7 h. $\frac{1}{2}$ à 9 h. $\frac{1}{2}$ a. m. (E. P.)

Analytique (1ère année)
le jeudi à 9 h. $\frac{1}{2}$ a. m. (E. P.)

Mécanique (année préparatoire)
le vendredi de 8 h. $\frac{1}{2}$ à 10 h. $\frac{1}{2}$ a. m. (E. P.)

Calcul pratique (2ème année)
le samedi à 11 h. a. m. (E. P.)

CHIMIE

M. Jacques BUTTERLIN, licencié ès-sciences,
ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure de
Saint-Cloud

Chimie organique (public)
le mercredi de 10 h. à 12 h. a.m. (E. M.)

SCIENCES NATURELLES

M. Jacques BUTTERLIN

Physiologie animale.

Les fonctions de nutrition (public)
le lundi de 4 h. $\frac{1}{2}$ à 6 h. $\frac{1}{2}$ p. m. (E. M.)

Géologie.

Les roches (public)
le jeudi à 5 h. p. m. (I. E.)

**BIOLOGIE
MEDICALE**

Préhistoire.

Les industries humaines et l'homme préhistorique (public)

le jeudi à 6 h. p. m. (I. E.)

Zoologie.

Anatomie comparée des Vertébrés

le vendredi à 11 h. a. m. (E. M.)

Dr. Georges de CORGANOFF, docteur en médecine assistant à la Faculté de Médecine de Paris

le lundi à 5 h. p. m. (E. M.) (4ème année)

le jeudi à 5 h. p. m. (E. M.) (PCB, 4ème année)

Les autres cours du Dr. de CORGANOFF seront annoncés ultérieurement.

(I.F.) Institut Français

(F.D.) Faculté de Droit

(E.M.) Ecole de Médecine

(I.E.) Institut d'Ethnologie

(E.P.) Ecole Polytechnique.

N.B.— L'ensemble de ces cours fait partie intégrante des programmes d'études de l'Enseignement supérieur haïtien.

Récapitulation

MATIN

	8 - 9 a. m.	9 - 10 a. m.	10 - 11 a. m.	11 - 12 a. m.
Lundi	Littérature française (I. F.)	Littérature latine (I. F.)	Grammaire historique du français ou T. P. de latin (I. F.)	
Mardi	Littérature française (I. F.)	Littérature latine (I. F.)		
Mercredi	Psychologie (I. F.) Histoire du Moyen-Age (F. D.) Analyse 7h.½ à 8h.½ (E. P.)	Trav. pratiques de Philosophie (I. F.) Trav. pratiques d'histoire (F. D.) Analyse 8h.½ à 9h.½ (E. P.)	Chimie organique (E. M.) Histoire anc. (F. D.) Analyse 9h.½ à 10h.½ (E. P.)	Chimie organique (E. M.)
Jeudi	Analyse 7h.½ à 8h.½ (E. P.)	Analyse 8h.½ à 9h.½ (E. P.)	Analytique 9h.½ à 10h.½ (E. P.)	
Vendredi	Géographie générale (F. D.)	Mécanique 8h.½ à 9h.½ (E. P.) Trav. pratiques de Géographie (F. D.)	Mécanique 9h.½ à 10h.½ (E. P.)	Zoologie (I. E.)
Samedi				Calcul pratique (E. P.)

Récapitulation

SOIR

	4 - 5 p. m.	5 - 6 p. m.	6 - 7 p. m.
Lundi	Physiologie animale (E. M.)	Biologie médicale (E. M.) Philosophie (I. F.) Physiologie animale (E. M.)	Philosophie (I. F.)
Mardi		Anthropologie (I. E.)	Ethnologie (I. E.) Littérature Française (I. F.)
Mercredi		Histoire contemporaine (I. F.)	Géographie régionale (I. F.)
Jeudi		Géologie (I. E.) Histoire de la langue fse. (I. F.) Biologie médicale (E. M.)	Préhistoire (I. E.) Linguistique générale (I. F.)
Vendredi			Grec (I. F.)
Samedi		Sociologie (F. D.)	

(E.M.) Ecole de Médecine
(I.E.) Institut d'Ethnologie
(E.P.) Ecole Polytechnique

(I.F.) Institut Français
(F.D.) Faculté de Droit

N.B.— L'ensemble de ces cours fait partie intégrante des programmes d'études de l'Enseignement supérieur haïtien.

